



## Caravane vers l'Orégon

Jacques Rousseau, M.S.R.C.

Number 30, 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079706ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079706ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

### ISSN

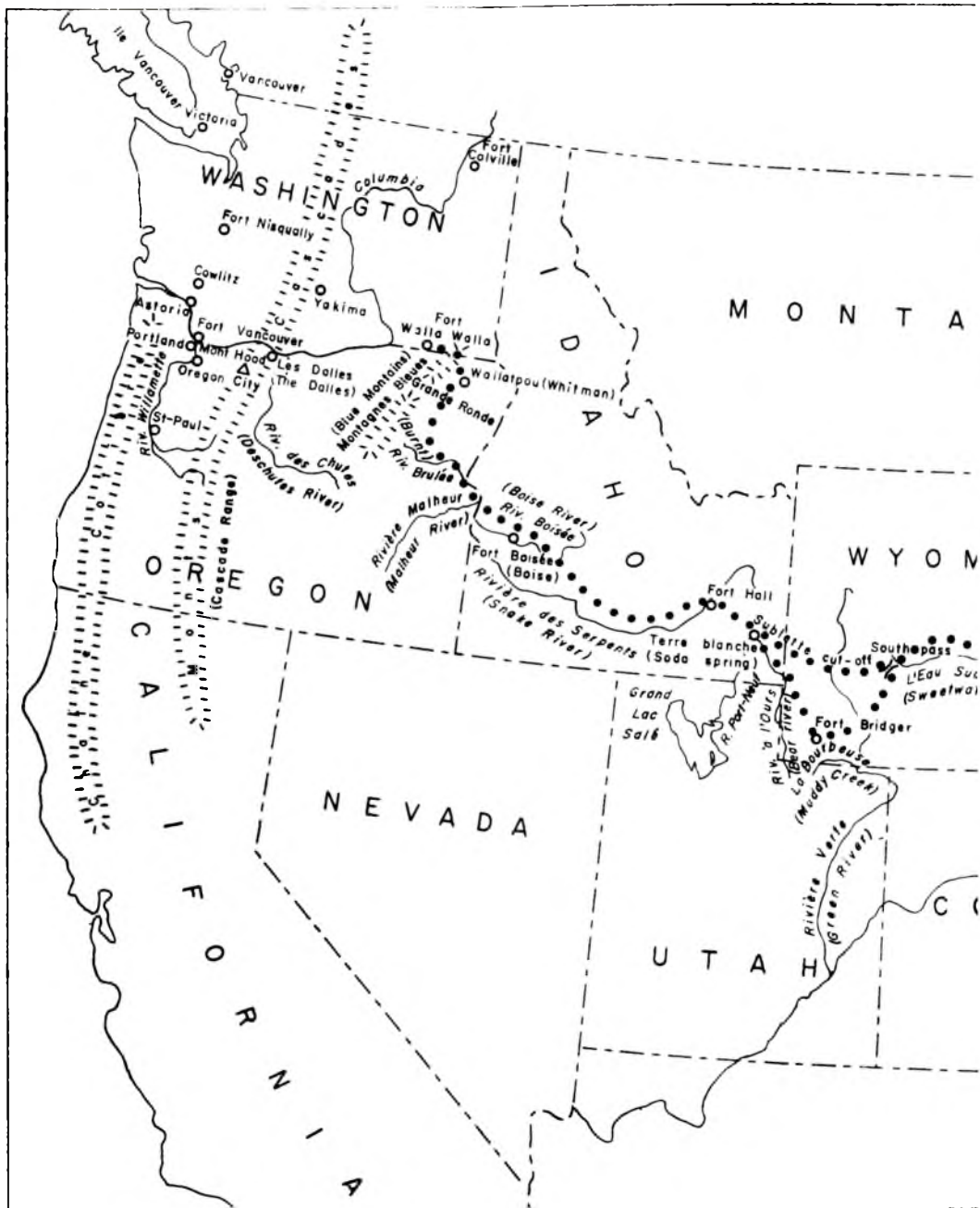
0575-089X (print)

1920-437X (digital)

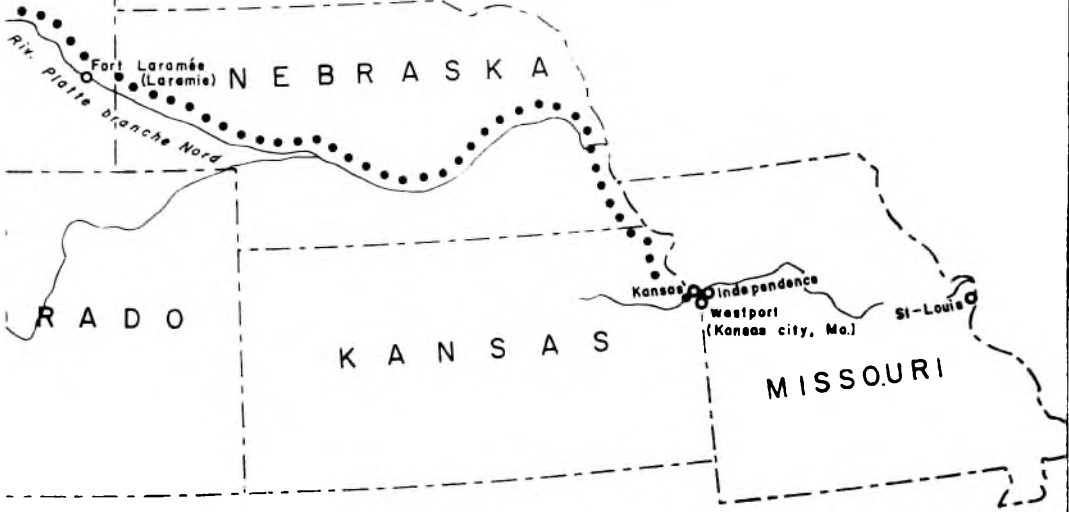
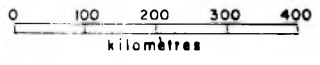
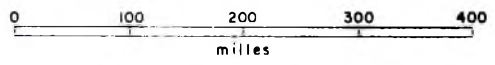
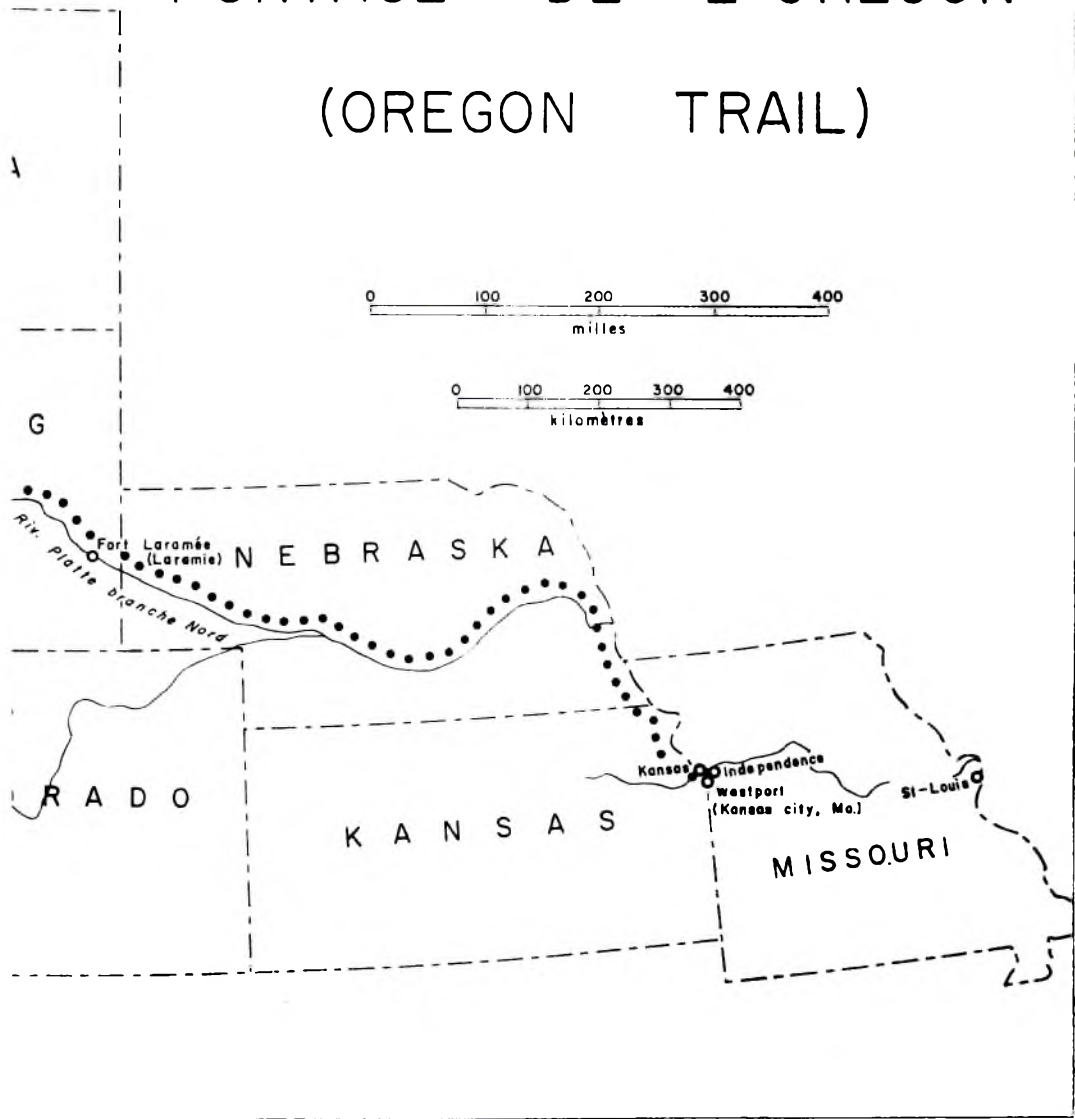
[Explore this journal](#)

### Cite this article

Rousseau, J. (1965). Caravane vers l'Orégon. *Les Cahiers des Dix*, (30), 209-271.  
<https://doi.org/10.7202/1079706ar>



# PORTAGE DE L'ORÉGON (OREGON TRAIL)





# Caravane vers l'Orégon

Par JACQUES ROUSSEAU, M.S.R.C.

La côte américaine du Pacifique fut lente à se laisser découvrir.<sup>1</sup> En 1792, George Vancouver prend possession au nom de l'Angleterre d'une grande île, au voisinage du 49° de latitude. Quelques semaines plus tard, Alexander MacKenzie, de la Compagnie du Nord-Ouest, traverse ce pays aux limites imprécises et y entreprend la traite des fourrures. Pendant les années qui suivent, ses associés, David Thompson, Simon Fraser et John Stuart, étendent leur champ d'opération. Ebranlée par les manoeuvres de Napoléon Bonaparte sur la scène européenne, l'Angleterre reste discrète et diffère la proclamation de ses prétentions territoriales en Amérique. Les additions nouvelles s'insèrent néanmoins dans l'empire des « bourgeois » écossais du Northwest Company. Pour rappeler le nom donné par les Romains à leur pays, ils désigneront par Nouvelle-Calédonie une région qui deviendra la Colombie britannique en 1858.

Trois ans avant le voyage de Vancouver, le capitaine Robert Gray, venant de Boston sur le *Columbia*, entrait dans l'estuaire d'une grande rivière, à laquelle il donne le nom de son vaisseau.<sup>1</sup> Lors de leur expédition à travers le continent (1804-1806), commandée par le Congrès, Lewis et Clark visitent également ces régions. Plus tard, Thompson reçoit l'ordre de prendre possession de l'embouchure du fleuve Columbia au nom du roi d'Angleterre, mais à son arrivée le 15 juillet 1811, le drapeau américain flotte au-dessus d'un camp, établi quelques jours plus tôt, pour le compte de John Jacob Astor, à un endroit qui portera désormais le nom d'Astoria.<sup>2</sup>

Dans ce territoire mal défini, entre les 43° et 48° de latitude, le Pacific Fur Company d'Astor traite avec les indigènes de 1811 à 1813. Simultanément la Compagnie du Nord-Ouest fréquente ces populations. La guerre anglo-américaine de 1812-1814 ne mettra pas aux prises les trafiquants des deux pays ennemis : au nom d'intérêts « supérieurs »,

ils continuent des relations de bon voisinage : bien plus, en plein conflit, l'Américain Astor vend ses intérêts d'Astoria à son compétiteur du Canada.

Bien que ses propriétaires résident aux Etats-Unis, le Pacific Fur recrute à Montréal ses hommes-clefs, presque toujours canadiens-français. Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest ne procèdent pas autrement, au point que les Amérindiens de la côte du Pacifique qualifieront de Français les employés des deux entreprises, même ceux de langue anglaise. Ainsi en sera-t-il également pour le personnel de la Compagnie de la Baie d'Hudson après l'absorption par cette dernière de sa rivale canadienne en 1821.

Invoquant la priorité de découverte, les Etats-Unis réclamaient toujours les régions situées au sud de l'Alaska. Pour des raisons analogues, l'Angleterre affirme ses droits sur une grande partie de l'Orégon. Jusqu'en 1846, un *modus vivendi* laisse aux deux puissances le libre usage des terres en litige. En 1844 la campagne politique se fait plus virulente que jamais avec le slogan de « *All Oregon or none. Fifty-four-forty or fight* ». Toutefois, la république réduit ses prétentions lorsque l'Angleterre offre un compromis en 1846. Au nord du 49° de latitude, la Nouvelle-Calédonie reste britannique, pendant que l'Orégon entier devient américain. De 1853 à 1858, on le divise à plusieurs reprises en différents territoires, ceux de Washington, Oregon, Idaho, Montana et Wyoming, qui deviendront tous, à tour de rôle, des états constitutifs des Etats-Unis.

Les colons américains traversent le continent en « *covered wagons* » pour occuper le pays. Ils sont 137 hommes, femmes et enfants en 1840; mais leur flot s'accroît entre 1843 et 1852; en 1844, ils atteignent 1,400, en 1845, 5,000. Parmi les 1,300 immigrants américains engagés en 1846 dans le vieux portage de l'Orégon des coureurs des bois canadiens-français, — dorénavant *l'Oregon trail*, — voyage un jeune historien, Francis Parkman, qui publiera, en 1849, *The California and Oregon trails*, un classique de l'ouest américain. 15,000 immigrants, en dix ans, tenteront la grande aventure de l'Orégon, se fixant pour la plupart dans la vallée de Willamette. De ce nombre il en restera 10,000 en 1850. A leur arrivée, ils trouvèrent établis des Canadiens français descendants des employés des compagnies de traite : trente familles à Cowlitz et Willa-

mette, et d'autres dispersées dans les vingt-huit forts de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Le plus souvent, les coureurs des bois avaient pris femme dans le pays. Depuis 1824 et 1825, le Dr McLoughlin, de l'Hudson's Bay Company, maintenait une école française pour leurs enfants. En 1838, l'archevêque de Québec leur envoie deux prêtres, les abbés Norbert Blanchet et Modeste Demers. En 1845 (ou 1843, suivant d'autres documents), Rome crée le vicariat apostolique de l'Orédon, promu en 1846 au rang de province ecclésiastique. L'abbé Norbert Blanchet devient alors archevêque et l'abbé Modeste Demers, évêque. Ils réclament des prêtres.<sup>3</sup> L'archevêque, consacré à Montréal, en ramène quelques-uns, parmi lesquels Godfroi Rousseau<sup>4</sup>, encore diacre.



« Notre père ne se contente pas de pourvoir aux besoins de notre enfance, mais il va plus loin; il brave les intempéries de notre climat et expose sa santé même pour notre bonheur présent et futur. Papa n'est pas entièrement rétabli, cependant il est parti avant-hier pour des voyages pénibles ». C'est l'ecclésiastique Godfroi Rousseau, du collège de Nicolet, qui écrit à sa soeur Marie-Louise-Josette, religieuse de l'Hôpital-Général de Québec.

Leur père, Louis Rousseau, un marchand de Saint-Henri-de-Lauzon, compte onze enfants vivants, âgés d'un an à vingt-cinq ans. L'aîné fait sa cléricature chez un médecin aux Etats-Unis. Contrairement à la coutume, celui-ci ne demande aucun déboursé pour son enseignement, ce qui est appréciable; mais comme le clerc dépend pour sa subsistance des modiques honoraires de rares cours privés de français, il ne peut guère aider sa famille et contribuer à l'éducation des petits. Il devra même recourir parfois à son père, qui lui avancera des sommes empruntées ailleurs. Zéphirin, prêtre depuis peu, optera, pendant la grande épidémie de 1847, pour le ministère de la Grosse Ile, où succombent des milliers d'immigrants irlandais, qui ont apporté avec eux la contagion et la mort. Un autre frère le suivra dans le sacerdoce. Les trois filles entrent en religion. Des âmes charitables se chargent du trousseau et de la dot. Mordu par l'aventure, l'un des aînés burlingue autour du monde, avant de devenir un marchand rangé. Enfin, l'un deviendra colon, puis marchand, et le dernier étudiera plus tard la médecine à l'Univer-

sité Laval, aidé par les deux curés de la famille. Sans parler d'un autre fils, décédé à dix-huit ans, et de trois enfants morts en bas âge.

Que de peines et de misères pour l'éducation de cette famille. Pour étoffer ses maigres revenus, Louis Rousseau parcourt périodiquement les grandes routes en voiture, colportant des remèdes brevetés pour les habitants et leurs bêtes.

La vie pénible, sur marge, une activité opiniâtre, une foi qui ne se réduit pas en théorèmes, une chaleur humaine qui puise sa source dans le *Discours sur la montagne*, plutôt que dans le *Discours de la Méthode*, une ardeur féconde en décisions héroïques : ces traits marquants de l'ambiance familiale expliquent la genèse d'une vocation pour l'étranger, à une époque où les prêtres canadiens deviennent missionnaires des centres de colonisation qui s'ouvrent constamment au pays.

Dans de vieux grimoires, pieusement compilés au siècle dernier par une religieuse hospitalière, pendant les heures de veille où les malades assoupiés lui laissaient un peu de répit, j'ai trouvé d'anciens papiers de famille qui n'appartiennent pas à l'histoire, ni la grande ni la petite. J'y ai vu évoluer des personnages, sans noms pourrait-on dire, appartenant à un milieu révolu, qui constitue néanmoins un jalon dans l'histoire de l'ethnie canadienne-française.

Je n'ai donc pas à m'excuser de faire de « l'histoire de famille ». L'intérêt du récit ne vient nullement des noms : on aurait pu leur en substituer des fictifs sans rien changer. Voici donc le *Journal de l'Orégon du missionnaire Godfroi Rousseau*. Mais, mon grand-oncle n'a écrit aucun journal ! Ce récit, je l'ai tiré du découpage de lettres aux siens. Je n'y ai rien ajouté, éliminant seulement les passages trop personnels. De longues épîtres racontent l'interminable voyage à travers la prairie et couvrent des périodes étendues : leur coupure en tranches plus menues s'imposait. Il a fallu déplacer des textes pour suivre l'ordre chronologique, condenser des récits tirés de lettres différentes, et renoncer à causer avec un interlocuteur. La suppression des répétitions a exigé de minuscules retouches, toujours exceptionnelles, respectant scrupuleusement et l'esprit et la phraséologie de l'auteur. D'ailleurs, le style narratif, commun à la correspondance et au journal, a grandement facilité la tâche. Pour tout résumer, je me suis comporté comme un éditeur, non un co-auteur; j'ai même conservé les déficiences du texte original, chaque fois que la chose était possible.



Personne n'a fixé les traits de Godfroi Rousseau. Le marchand-colporteur de Saint-Henri-de-Lévis ne pouvait se payer le luxe d'un peintre et l'invention de Niepce et Daguerre se répandra seulement quelques années après la mort de notre personnage. Cela sans doute contribuera à donner à ce récit le ton que je désire, la description d'un milieu et d'une époque, non un portrait d'ancêtre.

JOURNAL DE L'OREGON DU MISSIONNAIRE  
GODFROI ROUSSEAU

*Grand Séminaire de Montréal, ce 10 janvier 1846.*

Le temps de notre départ n'est pas encore fixé, cependant il est certain qu'il se fera dans le mois de mars. Je ne sais pas le nombre des missionnaires qui devront partir pour Walla Walla.<sup>5</sup> Monseigneur<sup>6</sup> a engagé dix personnes pour notre mission et, parmi ces jeunes gens, il y a un masson et des ouvriers pour le bois et pour la terre. En arrivant à notre poste, Monseigneur doit acheter des terres et aussitôt nous mettrons nos hommes à l'ouvrage; les uns nous bâtiront une demeure et les autres prépareront la terre pour l'ensemencer. L'année prochaine, nous aurons une poste tous les mois entre l'Orédon et les Etats<sup>7</sup>, de manière que je pourrai communiquer très souvent avec ma famille.

*Grand Séminaire de Montréal, ce 6 décembre 1846.*

J'ai fait mes adieux à mes parents et je n'ai pu me séparer d'eux sans verser plusieurs fois des larmes, mais c'est une conséquence de la faiblesse humaine, Dieu me le pardonnera. Je le remercie pour l'honneur qu'il me fait en m'appelant chez les infidèles de l'Orédon pour leur annoncer la bonne nouvelle du salut.

Je suis toujours au Grand Séminaire de Montréal où je me trouve très bien sous tous les rapports. Je n'ai qu'à penser à Dieu et à mes études sans m'occuper *si la soupe est bonne, si le beurre est bon, s'il y a assez de pain*. J'ai trouvé un peu de changement les premiers jours, mais je me suis fait bientôt à la règle. A part la récréation du midi et celle du soir, nous passons tout le temps dans le silence parfait, soit à prier, à étudier, ou à écouter les explications de la théologie.

Monseigneur de Walla Walla n'a encore que deux sujets pour sa mission qui sont M. Leclerc<sup>8</sup> et moi ! Sa Grandeur compte encore sur la

divine Providence pour avoir des prêtres. Je dois rentrer en retraite aujourd'hui pour recevoir les ordres mineurs le 19 de ce mois. Je serai fait sous-diacre et diacre dans le cours de l'hiver et prêtre avant de partir, si Monseigneur n'en a pas d'autres.

*Grand Séminaire de Montréal, ce 28 janvier 1847.*

Je ne profiterai pas de l'occasion de Monseigneur de Walla Walla pour aller à Nicolet; car il faut que je me prépare pour entrer dans les ordres sacrés dans peu. Le temps de mon départ arrive, et je le vois arriver avec plaisir. Il m'est douloureux cependant d'abandonner tout ce que j'ai de plus cher au monde.

*Evêché de Montréal, ce 25 février 1847.*

Le temps de notre départ approche à pas de géant et il est tellement près que, dès lundi prochain en 15 jours, nous laisserons Montréal pour Saint-Louis. Le bon Dieu a eu pitié de nous, et nous a envoyé de nouveaux ouvriers évangéliques. Monseigneur Blanchet a obtenu deux Pères Oblats et un autre prêtre qui est M. Brouillet, curé de l'Acadie°. De manière que nous allons partir pour aller annoncer l'Évangile aux infidèles de l'Orégon. Un évêque, trois prêtres, un sous-diacre, qui est M. Leclerc, et moi, qui suis sous-diacre et dois être fait diacre avant de partir. C'est sans doute la dernière fois que je puis écrire à mes parents avant le départ. Quand je pense à toute la famille, je ne me lasse pas d'éprouver des sentiments de tristesse; c'est plus fort que la nature, mais ces sentiments se changent en sentiments de joie, aussitôt que je pense que je ne fais que la volonté de Dieu. Lorsque je serai rendu à Saint-Louis<sup>10</sup>, je pourrai transmettre une première lettre à la famille et indiquer comment procéder pour m'écrire.

*Rivière Platte, Fourche nord, ce 4 juillet 1847.*

Nous venons d'apprendre que des voyageurs venant de l'Orégon sont à une journée de marche de nous et se rendent aux États-Unis.<sup>11</sup> Aussitôt la compagnie a décidé un arrêt d'une journée pour écrire des lettres.

Nous sommes sur la fourche nord de la Platte à environ 730 milles des habitations de Westport et après avoir parcouru environ une distance de 2,530 milles depuis que nous avons laissé Montréal. Depuis

que nous sommes partis de Westport sur nos wagons, le 8 mai, en route pour Kansas<sup>11</sup>, il y a donc près de deux mois que nous marchons à travers les prairies et les montagnes. Le trajet quotidien nous paraît long, mais il faut se rendre à l'évidence, nous parcourons à peine quatre lieues par jour.

Cette branche de la Platte a près de 12 arpents de largeur, et comme la Platte, elle roule ses eaux troublées sur un lit de sable et entre des bords entièrement nus; il n'y a pas même de petits saules, ce qui mettrait le voyageur en peine pour faire du feu, si la Divine Providence n'y avait pourvu en y faisant passer en différents temps de l'année des troupeaux de buffles<sup>12</sup> qui y déposent des matières, assez combustibles lorsque le temps est beau.

Je vais essayer de donner une idée assez correcte des caravanes qui se rendent à l'Orégon. Figurons-nous quarante-quatre wagons de huit à douze pieds de longueur, traînés par deux, trois, quatre et même cinq paires de boeufs, selon leur charge. Ces voitures sont toutes à la suite les unes des autres et forment une chaîne de près d'un mille. Si l'une s'arrête, toutes doivent s'arrêter. Si l'une se brise, toute la caravane s'immobilise et attend qu'elle soit réparée. Dans les mauvais pas, il faut s'aider les uns les autres. Assez souvent, les bêtes ne peuvent tirer leur charge et alors il faut en ajouter d'autres; je me rappelle qu'une fois on fut obligé de mettre sept paires de boeufs sur deux de nos voitures qui étaient enfoncées dans la boue jusqu'au moyeu des roues.

La plupart des émigrants<sup>13</sup> ont leurs femmes et enfants, ce qui retarde beaucoup le voyage; aussi est-il assez rare que nous puissions partir avant 7 h. 30 ou 8 heures. On se lève de grand matin et après avoir déjeuné et préparé le manger de toute la journée, on cherche à réunir les animaux, souvent très dispersés, surtout lorsqu'il y a peu d'herbe. Il nous est déjà arrivé de ne pouvoir partir avant 10 heures ou même avant midi, car on ne pouvait rassembler tous les animaux. S'il était possible de garder les bêtes la nuit, il n'y aurait pas cet inconvénient, mais cela est impossible et il faut les libérer tous les soirs. Le midi, on s'arrête ordinairement deux heures, puis nous marchons jusqu'aux environs de 7 heures. Quelquefois, nous nous arrêtons bien avant ce temps et quelquefois aussi nous ne faisons qu'une seule *attelée*, car nous sommes obligés de saisir les endroits où il y a de l'eau et de l'herbe. Assez souvent nous nous arrêtons pour laver les effets sales, réparer des voitures brisées, laisser reposer les animaux<sup>14</sup>.

Pour les campements, on dispose les voitures en un cercle, dans lequel on renferme les chevaux pour la nuit et où on réunit les boeufs le matin pour les mettre sous le joug. Près d'un feu, en dehors de ce rond, on élève nos tentes de coton ou de toile qui forment un abri d'environ huit pieds carrés. Le camp est gardé toutes les nuits par une garde de quatre hommes, présidée par un sergent.

Chaque compagnie a un capitaine qui préside au départ et au campement et remplit les fonctions d'un gouverneur dans une petite république. Pour nous, nous avons le meilleur capitaine que l'on puisse désirer. C'est un homme très poli qui a beaucoup d'esprit et qui sait bien apaiser les petits différends qui surviennent de temps en temps parmi les membres de la Compagnie. Et une bonne preuve de son habileté à remplir ses devoirs, c'est que notre compagnie est rendue à ce jour sans avoir éprouvé aucune division, ce qui se rencontre rarement dans les compagnies qui ont laissé le Missouri pour l'Orégon.

En voilà presque assez pour faire comprendre combien il est difficile de voyager dans ces endroits avec une caravane. Il est impossible de voyager autrement, vu le danger d'attaques des sauvages<sup>14</sup> qui, presque tous les ans, dépouillent quelques familles de leurs chevaux et des choses qui leurs plaisent. Nous-mêmes, nous avons marché jusqu'à présent sains et saufs. Par contre cinq ou six malheureux d'une compagnie derrière la nôtre n'ont pas été chanceux : rencontrés par les sauvages à quelque distance de leur groupe, ils ont été dépouillés et renvoyés avec leurs chapeaux et leurs bottes seulement, après avoir reçu des coups de fouet pour avoir osé se plaindre de leur nudité.

Nous faisons la route quelquefois à cheval, quelquefois sur une voiture chargée et très souvent à pied. Tantôt nous avons une chaleur comme nous n'en éprouvons pas au Canada; tantôt un gros vent remue le sable et la poussière et forme des brouillards assez semblables à nos poudreries; parfois aussi le froid nous oblige à porter un manteau et à nous mouvoir pour nous réchauffer. Il nous est arrivé très rarement d'avoir de la pluie, et depuis que nous sommes dans les prairies, nous avons marché une seule journée à la pluie.

Pour nous reposer des fatigues du jour et passer les nuits, nous avons la terre couverte d'une peau de buffle, nos porte-manteaux pour coussins et une couverture de laine pour drap et couverture. Notre nourriture se compose de biscuits de matelot, de lard, de thé et de café et d'un peu de lait; nous avons quelquefois de la soupe, mais elle ne vaut

pas celle de la maison. Sauf une indisposition de quelques jours sur les bords de la Platte, occasionnée par l'eau que nous buvions, j'ai toujours joui d'une parfaite santé.

A part M. Grant<sup>15</sup>, sa dame et son frère, qui tous ont été élevés au Canada, et notre petite compagnie de huit missionnaires ecclésiastiques, un frère oblat, les deux nièces de Monseigneur, et trois autres Canadiens, il n'y a pas un seul catholique dans notre compagnie. J'espère que Dieu se servira de notre demeure parmi eux pour en convertir quelques-uns, ou du moins pour détruire les préjugés que l'on a contre les catholiques. Nous avons baptisé un homme qui est dangereusement malade et qui probablement ne verra pas l'Orégon. Nous avons eu l'occasion de parler de religion à plusieurs autres et plusieurs nous ont demandé des livres à emprunter. Nous sommes bien vus de toute la compagnie qui a eu beaucoup d'égard pour nous. La plupart d'eux sont infidèles, car selon ce que je connais, pas plus d'un quart de ces braves n'ont été baptisés. Ils ont une bible et c'est leur bible qui doit les sauver. Notre capitaine nous a invités à dire la messe publiquement et à prêcher, mais on n'a pas trouvé convenable de le faire jusqu'à présent. Tous les dimanches nous avons la messe et quelquefois la semaine.

Je croyais qu'il y aurait une poste régulière entre les Etats-Unis et l'Orégon, mais nous avons appris au Fort Laramé<sup>16</sup> que nous avons laissé lundi dernier qu'elle est passée là le 21 juin et qu'elle suit la caravane. Il n'y aura donc pas de courrier tous les mois comme on nous l'avait annoncé d'abord.

*Fort-Bridjer<sup>17</sup>, fin de juillet 1847.*

Nous avons parcouru la fourche nord de la rivière Platte encore quelques jours et nous l'avons traversée par le moyen de radeaux construits par les Mormons, émigrants comme nous. Ils étaient arrêtés là pour gagner quelques dollars en traversant les « compagnies » et en travaillant de la forge. Quelques voitures de notre compagnie la traversèrent assez heureusement à gué et nous la laissâmes pour gagner l'Eau-sucrée que nous suivîmes presque jusqu'à la source et jusqu'au sommet des Montagnes Rocheuses, par le South Pass<sup>17</sup>.

Nous campâmes sur ce sommet et le lendemain, nous pûmes nous persuader que c'était vraiment le sommet des Montagnes Rocheuses par la division des eaux. Deux petites sources, assez proches l'une de l'autre, forment deux petits ruisseaux qui vont se jeter, l'un dans le Colorado,

en Californie, et l'autre dans l'Eau-sucrée. Nous montions et nous descendions depuis si longtemps qu'il était impossible de s'apercevoir que nous étions sur le haut des Montagnes Rocheuses.

Nous avons trouvé sur le sommet des Rocheuses, comme ailleurs, de très beaux chemins, de l'eau et quelques *talles* d'herbe pour y camper, mais pas de bois; l'absinthe<sup>18</sup> faisait nos braisiers. Devant nous, comme derrière, nous n'apercevions que montagnes, rien pour indiquer que c'est le haut de ces fameuses montagnes.

Nous étions dans l'Orégon et dans un des diocèses de notre vénérable Evêque<sup>19</sup>. C'est aussi là que nous avons fait le premier acte de charité envers les sauvages de nos vastes missions. Nous baptisâmes une vieille sauvagesse, de 80 ans à peu près, qui y avait été laissée par ses parents, selon leur coutume, parce qu'elle était trop vieille et incapable de suivre le camp. Elle avait encore des vivres pour deux jours. Nous lui en donnâmes un peu après l'avoir fait bien manger et voilà tout ce que nous pûmes lui faire.

En traversant des petits ruisseaux, montant et descendant des montagnes comme à l'ordinaire, nous nous rendîmes à la Rivière Verte<sup>20</sup>; ainsi nommée par la couleur de ses eaux qui ressemblent beaucoup à celles du Saint-Laurent. Là où nous la traversâmes, elle a à peu près 6 arpents de largeur. Elle a quelques liards sur ses bords; ces arbres ont beaucoup de ressemblance avec les peupliers du Canada<sup>21</sup>. Nous étions dans la Californie et nous y descendîmes encore davantage.

Cette rivière traversée, nous nous rendons à la Bourbeuse (Muddy Creek). Avant de tomber sur cette petite rivière nous voyons le Fort-Bridjer qui se compose de deux petites maisons où on crève presque de faim pour l'amour du castor, que l'on traite avec les sauvages.

Ici, comme dans tous les endroits que nous avons parcourus, nous avons trouvé des Canadiens qui sont encore pleins de foi et de respect pour les prêtres, mais pas plus. Ils passent la vie la plus misérable pour gagner quelques sous, qui suffisent à peine pour leur entretien et la traite des femmes sauvages qui se fait dans ces endroits comme celle des chevaux.

*Fort Hall<sup>22</sup>, ce 7 août 1847.*

Nous avons parcouru la Bourbeuse jusqu'à la source et de là nous avons gagné la rivière de l'Ours qui se trouve sur les terrains des Serpents<sup>23</sup>. Cette rivière assez considérable roule ses eaux dans une belle

plaine qui a à peu près six milles de largeur sur une longueur de près de 30 milles. La terre en est très bonne et prête à labourer. Mais, comme dans tous ces endroits, le bois de construction et de chauffage est très rare, il faudrait le prendre sur les montagnes qui bordent cette vallée. La place me paraissait très avantageuse pour réunir une partie des Serpents; mais on nous a assuré qu'il tombe beaucoup de neige et que les gelées s'y font sentir dans toutes les saisons de l'année, ce qui est un obstacle invincible à la culture.

A l'extrémité de cette petite vallée nous avons trouvé un camp de Canadiens, de Créoles de Saint-Louis, d'Iroquois, d'Américains et de Métis<sup>24</sup> qui font la traite avec les Américains émigrants et les sauvages. Ils ont tous des femmes sauvages. Nous avons baptisé ceux de leurs enfants qui ne l'étaient pas et continué notre chemin.

C'est là que nous avons trouvé la réunion d'un *cut-off*<sup>25</sup> (pour parler américain), que nous avons laissé à notre droite un peu avant de frapper la rivière Verte. Par ce nouveau chemin on peut éviter cette descente dans la Californie et en même temps une distance de 80 milles. Cependant nous avons trouvé prudent de suivre l'ancienne route, car les chemins sont pénibles par ce *cut-off*; il y a deux côtes très à pic qui imposent une journée de marche et de plus une distance de 45 milles sans eau. Notre choix a été heureux. Ceux qui ont suivi ce chemin ne se sont pas trouvés devant nous et ont perdu plusieurs boeufs.

De là, nous avons suivi la rivière à l'Ours encore une journée et nous l'avons laissée pour traverser différentes petites fourches et enfin tomber sur la Port-neuf.<sup>26</sup> Quelque temps avant de frapper cette dernière rivière, nous avons rencontré ce que les Montagnais appellent *terre blanche* et les Américains *Soda spring*<sup>27</sup>. Ces deux noms viennent assez à propos. On y trouve une terre blanche dont on se sert pour blanchir les maisons au lieu de chaux que l'on n'a pu encore rencontrer dans ces lieux. Il y a aussi une quantité de petites sources dont l'eau est très bonne à boire lorsque l'on y a mis un peu de sucre. Elle ferait la fortune de plusieurs personnes si elle se trouvait dans une grande ville ou dans un lieu autre que celui-ci.

Nous suivons la Port-neuf pendant près de deux jours et nous allons frapper la rivière Serpent, près du Fort Hall, le 7 août 1847. Comme dans tous les forts de la Compagnie de la Baie d'Hudson, nous avons été bien reçus par M. Grant qui en est le gardien<sup>28</sup>. Nous y avons laissé les deux fils et la bru de ce monsieur, qui étaient partis du Canada

presque en même temps que nous et nous avaient toujours suivis depuis Westport.

*Fort Walla Walla, ce 9 septembre 1847.*

Nous avons parcouru 400 lieues avec nos wagons depuis Cansas Landing et il nous en restent encore 200 pour toucher la terre des Walla Walla et des Cayouses<sup>ss</sup>, où nous devons faire notre premier établissement. Tous s'accordèrent à nous dire que c'était la partie de la route la plus difficile. En conséquence on décida que quelqu'un prendrait le devant. Monseigneur entreprend ce voyage et je le suis; le supérieur des Oblats en fait autant avec un de ses frères.

M. Brouillet<sup>ss</sup>, après un repos de trois jours, laissa ce fort et s'achemina vers Walla Walla avec les autres Messieurs. En attendant l'expédition de M. Grant, qui devait partir pour Vancouver<sup>ss</sup> le 14 du même mois, nous nous reposons et ce jour, qui était samedi, nous avons oublié toutes les fatigues de la route que nous avons faite, et nous entreprenions une route plus fatigante que celle qui était en arrière. Car il nous fallait faire à cheval tous les jours 25 à 30 milles, quelquefois sans *mettre à terre* le midi et sans eau pour étancher la soif, occasionnée par la chaleur du soleil ardent et la poussière qu'il était presque impossible d'éviter. Mais la Divine Providence veille sur tous ceux qui souffrent pour la gloire de leur Père céleste. Nous avons fait ce voyage aussi heureusement que dans les carrosses les plus *mollets* et sur les chemins très unis. Une seule pipe fumée sur le bord d'un ruisseau, tout en élevant nos pensées et nos coeurs vers Dieu, nous faisait oublier tout et chérir notre sort.

Je ne dois pas cependant cacher ma faiblesse humaine. Dans ces petites fatigues quelque chose de mieux ne serait peut-être pas rejeté; une fois entre autre, je me voyais obligé de passer la nuit à la pluie, n'ayant qu'une seule couverture pour tout *attirail* de lit, sans feu, et puis à jeun depuis le matin. Un bon lit et quelques poulets bien rôtis auraient peut-être attiré mon attention, mais dans ce moment, mon esprit ne fit qu'effleurer cette pensée, je m'entortillai dans mes couvertes et m'endormis gai et content, quitte pour me lever de grand matin et me mettre en route.

Nous laissâmes donc le Fort Hall le 14 août. Nous étions une petite compagnie de 12 personnes, avec des chevaux de change et libres pour remplacer ceux qui se trouvent fatigués. Nous avons suivi la



rivière Serpent jusqu'à une petite fourche sans nom, et de là nous avons gagné la rivière Boisée<sup>32</sup> que nous avons suivie pendant deux jours jusqu'à l'endroit où elle se jette dans la rivière des Serpents. Dans tout cet espace il n'y a rien d'intéressant. Partout ce n'est qu'une répétition désagréable de montagnes, des rochers volcanisés nus et de temps en temps de petites vallées sablonneuses et couvertes en partie d'absinthes sauvages, de deux à huit pieds de hauteur, de petits ruisseaux sur les bords desquels on trouve un peu de pâturage pour les chevaux et les bêtes à cornes.

Cependant on trouve des sauvages dans ces terres. En laissant le Fort Hall, on rencontre des Banaks, qui sont une division des Serpents. Ils vivent de chasse et de racines. Après eux viennent les Serpents que l'on distingue sous le nom de Digueurs<sup>33</sup>. Ce sont les sauvages les plus malheureux que j'ai rencontrés jusqu'à présent. Plusieurs n'ont pour habillement qu'une simple bande de deux doigts de largeur, d'autres quelques petites peaux de siffleux qu'ils savent bien mettre à terre si elles les incommode, d'autres enfin ont des chemises de cuir ou de coton et des culottes ou au moins des *mittas*. Cependant, les femmes sont toutes habillées assez décemment en peaux de chevreuil passées<sup>34</sup>.

En été ils vivent assez bien; ceux qui veulent travailler se procurent du saumon qui monte de l'océan Pacifique jusque dans ces endroits. En certain temps de l'année ils peuvent en prendre beaucoup, mais ils le vendent aussitôt pour très peu de chose. Au Fort Boisée, près de la rivière de ce nom, on ne vit que de saumon sec. Les sauvages le donnent au port pour la valeur d'une ou deux balles (avec la poudre) pièce. J'en ai acheté un de 18 livres pour cela, ce qui fait à peu près 3 sols<sup>35</sup>. Outre le saumon, ils ont encore quelques racines, des cerises et des poires et de la graisse de tourne-sol, qu'ils écrasent entre deux pierres pour en faire une espèce de pain auquel on mêle des fourmis et de ces gros criquets jaunes qui abondent dans ces endroits. Tout cela va bien en été; mais ils sont trop fainéants pour faire des provisions pour l'hiver et plusieurs meurent de faim dans cette saison<sup>36</sup>.

Ils n'ont pour toutes cabanes que des abris de branches. Quelques-uns ont des logis en peau et trouvent le moyen de tuer des chevreuils et cabris<sup>37</sup> de temps en temps. La mendicité en a fait de grands coquins. Ils se tiennent en été dans les montagnes et sur les bords des petites rivières et de là vont voler les chevaux<sup>37</sup> des émigrants et les conduisent

dans ces endroits presque inaccessibles au passant. Nous rencontrons de ces sortes de sauvages jusqu'aux Montagnes Bleues.

Après avoir traversé la rivière Serpent au Fort Boisée pour la seconde fois nous tombons sur la rivière Malheur et sur la rivière Brulée que nous suivons tantôt de près, et tantôt d'un peu plus loin, presque jusqu'à sa source et enfin de là aux Montagnes Bleues<sup>38</sup>. Nous étions lassés de n'avoir à contempler que des rochers nus, des prairies couvertes d'absinthes, mais la scène varia au pied de ces belles montagnes boisées en beaux pins et épinettes rouges. Ces montagnes entourent une petite vallée qui porte le nom de *Grande Ronde*<sup>39</sup>. Je voyais dans le journal d'un américain qu'elle peut avoir 30 milles de longueur sur quatre ou cinq de largeur. Une grande partie de ces terres paraissent favorables à la culture. Il y a plusieurs sources dans cette plaine et une rivière assez considérable sur laquelle on peut très bien bâtir des moulins. Après avoir traversé cette plaine et les montagnes qui l'entourent nous tombons dans la rivière Umatilla qui coule sur les terres des Cayouses<sup>40</sup>. C'est sur cette rivière que nous projetons de fonder la première mission et de passer l'hiver.

Nous n'y avons trouvé que deux loges de sauvages; les autres étaient allés, les uns au-delà des Montagnes Rocheuses pour la chasse du buffle, d'autres sur les bords de la Colombie pour la pêche du saumon et d'autres enfin étaient dans le Grand Rond pour faire provision de camace qui est une plante que l'on arrache qui ressemble assez à un oignon<sup>41</sup>. Elle est blanche et n'a aucun goût lorsqu'on l'a retirée de la terre. On dit même que c'est alors une espèce de poison. Les sauvages la font cuire dans des fourneaux dans la terre; elle devient noire et acquiert un goût sucré assez délectable. Ils arrachent en même temps la cahous<sup>42</sup> qui est une racine de la grosseur du doigt, farineuse et qui a un goût d'amande.

Enfin, nous traversons cette dernière rivière et nous nous rendons à Walla Walla, qui en est distant de 40 milles, le 5 septembre.

*Fort Walla Walla, ce 12 septembre 1847.*

Nous n'avons pas rencontré ces troupeaux de buffles<sup>43</sup> qui sont fréquents dans cette série de plaines et de montagnes que je viens de parcourir. Nous n'avons pas été assez heureux pour en voir, car les voitures, au nombre de 750, qu'il y avait devant nous, les avaient mis en fuite. Deux compagnies derrière la nôtre en ont vus et mangés assez

pour être malades. L'une de celle-ci a été arrêtée pendant une journée entière par ces animaux qui obstruaient le passage. Lorsque ces bêtes sont en chemin, elles vont toujours en avant en se suivant les unes les autres de manière que quelquefois un homme peut s'asseoir à 50 ou 60 pas d'elles et en tirer autant qu'il lui plaira. Cette même compagnie a perdu 12 chevaux cette fois. Ils ont été effrayés par le troupeau de boeufs et ont pris le devant. Le sujet de leur effroi se trouvant derrière eux, il a été impossible de les ramener. On les a poursuivis pendant trois jours, mais en vain.

Nous voilà enfin rendus dans nos missions. Depuis que Monseigneur de Walla Walla est dans son diocèse, il peut dire qu'il n'a pas reposé sa tête. Pas une seule petite chapelle, pas même une petite cabane quelle qu'elle soit et tous ses fidèles se trouvent dans le Fort Walla Walla au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson; mais toute notre confiance est en Dieu. Mr McBean, " catholique de foi et de pratique, bourgeois du poste, nous reçoit avec la plus grande affection. Nous logeons donc chez lui en attendant le chef des Cayouses qui n'est pas encore de retour de la chasse. Comme il était impossible de se procurer des vivres à ce fort, Monseigneur décida que je devais descendre aussitôt à Vancouver et dans la vallée de Wallamet pour monter des provisions et arriver assez tôt pour rencontrer Mr Brouillet à qui on n'avait laissé des vivres que pour se rendre à Walla Walla. Il est bon de dire en passant que le Fort dont je parle est situé sur la rivière Colombie à l'embouchure de la petite rivière Walla Walla. "

*Fort Vancouver, ce 16 septembre 1847.*

Le 9 septembre, jeudi, des berges de la Compagnie, venant de Vancouver (fort sur la Colombie), arrivent au Fort pour descendre immédiatement avec les pelleteries envoyées par Mr Grant. Je m'embarquai le 12 septembre vers 7 heures du matin sur cette petite berge avec le Frère Blanchet. Notre équipage se composait de 6 rameurs dont deux étaient Canadiens, quatre Canaques des Iles Oahu et un Iroquois pour pilote ou « bout de berge » comme on dit ici. " Les eaux étaient alors très basses et formaient plusieurs rapides assez dangereux que nous avons tous franchis heureusement, vue l'habileté de notre conducteur.

Le 12, dimanche, nous allons camper à la chute, près de 30 milles plus bas que le Fort Walla-Walla. Le lendemain on fait portage des berges et des effets. Ce portage a un mille de longueur et 25 à 30 hommes

y portent les berges sur leurs épaules. A la crue des eaux, cette chute disparaît presque entièrement et on est exempt de faire ce portage. Le même jour, on fait environ 12 milles et nous campons à l'entrée des Dalles <sup>46</sup> sur un banc de sable.

Comme nous étions placés sur le déclin de cette côte pour éviter les mauvaises odeurs et les puces laissées par des sauvages qui avaient campé plus haut pour la pêche du saumon, nous fûmes obligés de remuer le sable afin de dormir un peu mieux, mais nos précautions furent inutiles; les puces des sauvages, bien nourries, se rendirent facilement près de nous, malgré une pluie presque continuelle qui se rassemble dans les fosses qui nous servaient de lit.

Le lendemain, nous descendîmes dans les Dalles avec une rapidité étonnante. A cet endroit les eaux de la Colombie, qui a un mille de largeur [ailleurs], coulaient entre deux rochers qui leur laissaient un espace de 30 pieds à peu près. J'ai pu remarquer à l'entrée de ces Dalles que l'eau était montée déjà de 40 pieds plus haut.

Vers 10 heures nous étions à terre, deux milles plus bas, en face d'un établissement de ministres méthodistes. Depuis Walla Walla, la Colombie a son lit entre d'énormes rochers nus. Il n'y a pas un seul arbre sur ses bords. Nous sommes obligés de donner quelques petits bouts de tabac aux sauvages que l'on trouve sur les rives pour avoir du bois et faire marmite. <sup>47</sup> En hiver lorsque les sauvages sont réunis en camp, le voyageur est obligé de voler le bois qu'ils entassent sur leurs morts et dont ils entourent leurs fosses quelquefois.

Ces sauvages vivent de saumons et de racines. Lorsque le saumon passe en abondance, ils font leur provision d'hiver. Voici comment ils le conservent. Après en avoir ôté toutes les arrêtes, ils l'étendent, lui donnent plusieurs coups de couteau sur la chair et l'exposent au soleil jusqu'à ce que le tout se réduise à l'épaisseur du doigt; il se conserve alors une année entière. Arrangé de cette manière, il est assez difficile à manger; cependant on en vient à bout. Après l'avoir exposé au feu quelque temps au bout d'une petite fourche, on le saute dans l'eau et on l'expose de nouveau au feu jusqu'à ce qu'il soit tendre. J'ai vécu 3 jours avec ce saumon et je m'en suis trouvé très bien. Les sauvages le conservent encore d'une autre manière. Ils l'exposent au soleil tout rond et lorsque la chair est limoneuse et un peu pourrie, ils l'écrasent avec leurs mains, pas toujours nettes, l'exposent de nouveau au soleil et le mettent enfin dans des sacs après y avoir mêlé des poires ou cerises. <sup>48</sup>

Il y a ici un camp de sauvages considérable. Ils portent le nom de Sauvages des Dalles. Ce sont de grands coquins. Ils est assez rare que les émigrants américains y passent sans y perdre quelque chose. Ces misérables se font un plaisir de conduire leurs animaux dans les montagnes et vont s'offrir ensuite pour aller les chercher, moyennant une chemise ou quelque autre chose. Les Français, ce qui s'entend parmi eux de tous les employés de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson et des prêtres, y sont plus heureux; on les respecte et les craint.

Voici un fait assez curieux qui m'est arrivé quelque temps avant d'arriver ici. Nous étions arrêtés à un petit camp de sauvages pour acheter du bois. Un sauvage vint nous présenter un plat de bluets<sup>59</sup> et nous demanda une chemise pour. Un autre qui nous connaissait lui dit aussitôt : « Es-tu fou ? Ce sont des Français ». Alors il nous demanda un bout de tabac et s'en retourna content.

Quoique ces sauvages soient coquins, ils aiment cependant beaucoup les prêtres et désirent en avoir. Le ministre qui est au milieu d'eux n'est pas trop occupé dans son ministère. Tous les sauvages voudraient le voir éloigné. Le chef me dit qu'il ne savait ce qu'il faisait parmi eux.

Nous continuons notre route. Nous fûmes retardés toute la journée par un vent très fort, mais le lendemain nous nous mîmes en route de grand matin. L'on voyage plus agréablement ici qu'en haut des Dalles. Les bords de la rivière sont bien boisés, de manière que tous les soirs nous faisons un grand feu et passons des veillées autour de ces flammes.

*Walla Walla, fin septembre 1847.*

Enfin, le 16, nous arrivons vers 4 heures au Fort Vancouver et après avoir fait une partie de mes affaires, je m'embarquai aussitôt pour la mission Saint-Paul dans la vallée de Wallamet. Je savais que Monseigneur était de retour de son voyage depuis un mois et j'étais impatient de voir Sa Grandeur et de lui donner des nouvelles de son frère.<sup>60</sup>

J'y passai une journée et m'embarquai le lendemain pour Fort Vancouver, où je m'empressai de terminer mes affaires et continuai ma route en berge jusqu'aux Dalles. Je devais louer ici des chevaux pour porter mes effets à Walla mais je ne pus en trouver assez; ce qui m'obligea d'acheter des émigrants que j'y rencontrai un wagon et des boeufs. Le frère Blanchet fut à la même peine. Ce n'était pas tout d'avoir des voitures, il fallait des conducteurs. Mon compagnon put engager un

vieil Américain à retourner en arrière, moyennant une piastre et demie par jour. Pour moi je me trouvai forcé d'engager un sauvage que je formai dans cet art, car j'en avais appris un peu pendant le trajet. Comme il trouvait le métier un peu dur, il me laissa après trois jours et je pris le fouet jusqu'à Walla Walla.

Notre train allait assez bien, excepté lorsque je disais mon bréviaire; car alors mes boeufs s'arrêtaient quelquefois pour prendre une gueullée d'herbe; je terminais mon psaume et leur commandais d'aller en avant. C'était de nature à me donner des distractions, mais que Dieu soit béni : je travaillais pour sa plus grande gloire. Comme mon sauvage, je trouvais le métier un peu dur, surtout lorsque j'étais attaqué des fièvres tremblantes, que j'avais prises dans le Wallamet et qui ne manquaient pas de venir me saluer tous les trois jours régulièrement et de grand matin. Cependant il fallait marcher, se mettre au jour à la recherche des boeufs qui étaient quelquefois à une distance de trois ou quatre milles, les jouquer<sup>∞</sup> et préparer le *manger* de la journée, qui n'était pas grand chose pour dire vrai.

Nous nous rendîmes à Walla Walla sains et saufs, malgré de grandes côtes que nous eûmes à monter et à descendre et des rivières assez considérables à traverser. Nous n'avons eu à nous plaindre en rien des sauvages par où nous sommes passés. Tous les Américains que nous rencontrions étaient étonnés de nous voir voyager ainsi. Deux voitures et trois hommes, sans un seul fusil, et avec un seul couteau pour toute défense, c'était bien peu lorsqu'ils savaient que des partis de sept voitures bien armés, avaient été pillés par ces sauvages; mais nous étions des Français que les sauvages savent toujours distinguer des Américains; en outre nous avions nos soutanes qui impriment dans l'esprit des sauvages un respect et une contenance qu'ils ne mettent de côté que très rarement.

Je trouvai Mr Brouillet,<sup>∞</sup> arrivé à Walla Walla avec les autres messieurs et toutes les choses étaient en assez bon état, au delà de mon attente. Cependant il n'aurait pu aller plus loin. En descendant les Montagnes Bleues, plusieurs des boeufs tombèrent sous le joug, épuisés de fatigue. Deux jours de repos les mirent en état de se rendre au Fort Walla Walla. Notre voyage avec les Américains a beaucoup amorti ces préjugés répandus parmi eux contre nous. Tous nous ont bien traités. Nous avons converti un adulte, qui est mort quelques jours après son

baptême dans les meilleurs sentiments; plusieurs enfants ont eu aussi ce bonheur.

Les RR. PP. Oblats étaient déjà rendus sur la petite rivière Yakima, à 25 milles du Fort Walla Walla sur la rive opposée de la Colombie et s'occupaient de la bâtisse<sup>51</sup> d'une petite cabane pour passer l'hiver. Les sauvages de cet endroit étaient dans les meilleures dispositions et désiraient des prêtres; mais Monseigneur était encore dans l'attente du chef des Cayouses. Ce chef, du nom de Taotoé<sup>52</sup>, avait eu l'occasion de voir Mgr Demers; il avait quelque connaissance de la religion catholique et demandait des prêtres depuis plusieurs années. On lui avait dit avant son départ qu'il devait venir cette année des prêtres pour les Cayouses, principalement pour lui. Ces promesses se répétant depuis quelques années, il ne les croyait pas assez fermement pour omettre la chasse du buffle, comme il l'avait fait l'année précédente en attendant les prêtres. Cependant il donna ordre à ses jeunes gens de les recevoir bien et il pria aussi M. McBean de les conduire chez lui dans le cas où il en viendrait et de les mettre en possession d'une petite maison que l'Honorable Compagnie lui avait fait bâtir en remerciement de sa bonne conduite envers ces messieurs.

M. McBean s'acquitta de la commission avec plaisir et conduisit Mgr Blanchet sur la rivière Umatilla à la maison de Taotoé, mais à sa grande surprise un sauvage, gardien de cette maison, refuse de lui en donner possession après les avoir reçus assez froidement. Comme les voitures n'étaient pas encore arrivées, Mgr retourna au Fort Walla Walla en les attendant ainsi que le chef des Cayouses.

*Saint-Paul du Wallamet, ce 23 février 1848.*

Nous avons un chaud rival en religion chez les Cayouses. Ce pauvre ministre presbytérien du nom de Whitman,<sup>53</sup> tout irrité de voir arriver ceux qui, plus tard, devaient prêcher son oraison funèbre et lui donner la sépulture, avait tout mis dehors contre nous. C'est lui qui fut la cause qu'on ne voulut pas nous donner possession de la maison de Taotoé, en l'attendant. On dit aussi que par son ordre on renversa une croix plantée par le R. P. Joset<sup>54</sup> près de cette petite maison. Dans une rencontre avec Mgr au Fort Walla Walla, ce fanatique refusa entièrement de nous vendre de la farine ou autre chose, quoi qu'il en eût beaucoup. Il nous dit que, comme prêtres catholiques, il nous ferait opposition par tous les moyens, mais que comme hommes s'il nous trou-

vait réduits à la dernière misère, il nous empêcherait de mourir. Nous lui répondîmes que nous n'en n'étions pas surpris et que nous savions que c'était là leur principe. Toute la conversation en finit là pour cette fois.

A l'arrivée de nos voitures sur l'Umatilla, il s'y rendit, ainsi que son compagnon Spalding, qui demeurait chez les Nez Percés,<sup>64</sup> et prêcha les sauvages longuement contre nous, ce qu'il n'avait pas encore fait depuis 11 ans qu'il vivait parmi eux. Il faisait bien des philippiques contre nous, mais toujours dans sa maison. Il fit aussi un discours aux Américains, dans lequel il plaignait beaucoup notre sort et craignait que les sauvages nous tuassent, vu les mauvaises dispositions qu'ils manifestaient contre nous. Plusieurs Américains qui nous connaissaient venaient avec douleur nous apprendre cette triste nouvelle. Leur dire que nous étions prêts à souffrir pour celui qui nous appelait dans ces lieux, c'était passer pour des fous. Nous les engageâmes donc à vivre en paix et laisser les choses dans les mains de Dieu.

Enfin, Taotoé arrive. Après avoir mis ses affaires en ordre, il se rend au Fort Walla Walla le coeur plein de joie de voir enfin ses désirs accomplis. Il désapprouve complètement la conduite de ses jeunes gens et nous offre sa maison avec toute la terre que nous voudrons. Monseigneur lui manifeste le désir de réunir tous les chefs de la nation afin de connaître leurs dispositions envers les prêtres et de savoir s'ils en voulaient. Taotoé, plein de zèle pour la vraie religion, entra dans les vues de Sa Grandeur et retourna chez lui en attendant cette entrevue.

Cependant il pensait que cette entrevue ne réussirait pas, car tous ces chefs étaient des partisans de Whitman. Nous ne perdions pas espérance que la Cour céleste ne demeurerait pas sourde à la prière de ces âmes ferventes qui, comme nous aimons à le croire, prient continuellement pour le succès de nos missions.

Tous les chefs se réunirent à Walla Walla et on entâma cette grande affaire. Le plus ancien parla le premier. Il commença par nous parler du Pape. Si c'était lui qui nous avait envoyés et ce qu'il nous avait dit de faire ? Comment nous vivons dans notre pays etc ? Si nous voulions habiller leur enfants ? leur bâtir des maisons et entourer leur terrain et labourer leurs terres ? Toutes ces questions leur avaient été suggérées, comme il est facile de l'imaginer. En outre ils n'étaient partisans de Whitman qu'à ces dernières conditions. Monseigneur leur répondit qu'il ne venait pas pour les enrichir, mais qu'il espérait au con-



traire que les sauvages l'aideraient à bâtir des chapelles, et que ceux qui ne se mettaient catholiques que pour des charrues, des moutons et des chevaux pouvaient rester avec Whitman. Toutes les réponses de Mgr le contentèrent et il termina en lui offrant des terres pour se bâtir.

Les autres chefs voulaient des prêtres, mais ils ne voulaient pas deux missions. Un disait qu'il ne pouvait envoyer Whitman et par conséquent il restait comme il était; les autres disaient que depuis plusieurs années, il les empoisonnait<sup>55</sup> et voulaient l'envoyer. Après avoir répondu que l'on ne venait pas pour chasser Whitman et que nous ne pensions pas qu'il les eût empoisonnés, comme ils le disaient, et que nous ne forcions personne à se mettre catholique, que tous étaient libres, l'assemblée se termina et Mr Brouillet partit pour aller examiner les terres offertes qui se trouvaient près de l'établissement presbytérien. On le reçut très bien, mais tous s'accordèrent à lui dire qu'ils n'avaient pas assez grand de terre à lui offrir. Cependant il pouvait venir et se faire une petite maison pour hiverner et qu'au printemps ils chasseraient certainement Whitman et que les prêtres auraient la terre prêtée aux Presbytériens; alors on prit le parti de nous fixer chez Taotoé en attendant une place plus convenable. Il partit aussitôt avec 3 hommes pour préparer cette petite maison qui a 30 pieds sur 18. Elle est pièce sur pièce et couverte de terre. Deux semaines après, nous étions enfin chez nous, et de jour en jour nous pouvions espérer voir les Cayouses se réunir autour d'une mission catholique.

Cependant nos zélés ministres ne chantaient pas comme nous. Ils voyaient leur champ déserté, malgré toutes leurs promesses de chevaux, de vaches, de moutons et de charrues à ceux qui voudraient rester à leurs côtés. Dans la dernière meeting de Whitman, le chef des Cayouses se leva après son discours et lui dit. « Depuis longtemps je viens écouter ta parole, mais tu dis toujours la même chose. Dans le Wallamet ce n'est pas comme cela. Les prêtres ne font pas comme toi, toutes les fois qu'ils parlent, ils disent des choses étrangères. Je crois que tu ne sais que Cela. » Whitman se fâcha, mais il lui répondit « Doucement, si tu n'es pas content, tu peux t'en aller ».

Voyant qu'ils ne pouvaient rien faire parmi ceux qui avant notre arrivée étaient leur bras droit, Whitman et Spalding prennent partie de venir semer la zizanie chez les sauvages de notre établissement. Spalding veut montrer et distribuer des espèces d'échelles protestantes<sup>56</sup> en réfutation aux échelles catholiques et sur lesquelles il avait vomi tout ce

que son esprit infernal n'avait pu digérer, mais à sa honte il est repoussé de tous. Deux sauvages les écoutent, mais ils sont rejetés de toute la nation.

En même temps qu'ils aboyaient et hurlaient, mais en vain, au milieu des sauvages de notre établissement, ils vinrent nous faire une visite. Celle de Whitman fut courte. Spalding prit le souper avec nous et y passa la veillée. Il fut très gracieux et nous offrit tout ce que l'on pourrait trouver chez lui, à nous ensuite d'aller le voir. Le lendemain matin, Spalding passe encore la journée au milieu de nos sauvages, mais Whitman était retourné chez lui la veille.

Le même jour, Mr Brouillet partit pour Waïlatpou<sup>77</sup> (nom de l'établissement de Whitman) pour y baptiser des enfants malades. Comme il mettait le pied à terre, il apprend qu'on avait tué tous les Américains qui se trouvaient là. A cette nouvelle effroyable, Mr Brouillet sut se posséder. Il ne dort pas trop pendant la nuit et, aussitôt qu'il fit jour, il alla voir les femmes et enfants des malheureuses victimes qu'on avait épargnés. Après les avoir consolés et rassurés, il se mit en frais d'enterrer les morts qui étaient étendus autour de la maison depuis une journée et demie, ce que personne ne voulait faire. A l'aide d'un Canadien au service du défunt Whitman, il les ensevelit tous au nombre de 10 hommes et une ministresse et les fit transporter dans un trou qu'il avait fait faire. Après avoir obtenu des sauvages la conservation de ces femmes et enfants, il ne tarda pas à se rendre chez nous.

Comme il partait de Waïlatpou, il rencontra Spalding qui allait à la boucherie. Mr Brouillet était accompagné de son interprète et d'un sauvage qui allait à la recherche de Spalding. Ce brave Mr s'empessa de demander la grâce de notre frère séparé; le sauvage ne put lui promettre et il partit pour aller demander l'avis de ses gens. Mr Brouillet profite de ce moment pour avertir Spalding et le fit esquiver, après lui avoir donné tout ce qu'il avait de vivres. Dix minutes après son départ, deux sauvages arrivèrent pour le tuer, mais malheureusement ils ne purent le rencontrer et il se rendit chez lui où on le fit prisonnier.

Ce qui a fait agir les sauvages ainsi, c'est qu'il prétendent que Whitman avait entrepris de les empoisonner... Monseigneur a aussitôt assemblé les chefs et a beaucoup blâmé ceux qui avaient pris part à ce massacre et les a engagés à faire la paix. A cette nouvelle l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson a envoyé de Vancouver des berges et des hommes chargés de retirer les prisonniers, moyennant des cou-

vertes et des fusils. Les sauvages les ont livrés gratuitement; cependant on leur a donné ce qu'on leur avait offert. Avec Mgr, je m'embarque dans les berges de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson avec les prisonniers pour la vallée du Wallamet.

Lorsque le gouverneur nommé par le gouvernement général sera sur les lieux, on espère que les choses iront un peu mieux et qu'on aura cette malle régulière, comme il en a été décidé par le Congrès. Tous les colons attendent ce gouverneur avec empressement, car le gouvernement provisoire<sup>88</sup> fait pitié, et notre gouverneur peut faire dans les affaires du gouvernement ce que je ferais dans les ouvrages à l'aiguille. Pour tout dire en un mot, c'est l'ex-commis des ministres méthodistes, qui vendaient et empochaient ici cette cargaison d'habits, étoffes, etc., qu'ils avaient collectée dans les Etats-Unis pour subvenir au besoin urgent des sauvages de l'Orédon<sup>89</sup>. En attendant ce nouveau siècle, qui aura lieu au printemps, je profiterai de l'occasion de Monseigneur de l'Ile Vancouver, qui va au Canada et de là en Europe pour presser des ouvriers évangéliques pour les missions de l'Orédon et principalement pour son diocèse, et le chargerai de lettres pour le Canada.

*Saint-Paul de Wallamet, ce 2 mars 1848.*

Arrivés aux Dalles nous y trouvons un parti d'Américains de 40 hommes, qui vont venger la mort de leurs compatriotes. Ils étaient partis du Wallamet avant qu'on eut des nouvelles officielles. Une simple lettre de Mr McBean et du Rév. P. Ricard aux Messieurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson soulève tous les Américains: « They must go and kill all the Indians ». Aussitôt on lève un parti de 300 hommes, ce qui fut bien vite fait, car sur les 4000 émigrants de cette année, un bon nombre sont dans la misère et ont encore les pantalons qu'ils ont pris en partant des Etats-Unis. Notre *petit* gouverneur d'assembler son conseil, et on vote quelques millions de piastres pour les frais de la guerre; le gouvernement général payera. En attendant on va supplier l'H.C.B.H.<sup>90</sup> de prêter de l'argent à ce propos. Après avoir obtenu pour 1100 piastres de pantalons, couvertes, chemises, nos spartiates se mettent en route avec des chevaux et des vivres, collectés parmi les habitants de la vallée.

Toutes les personnes sensées sont opposées à cette guerre; mais G. Abernathy,<sup>91</sup> gouverneur, plusieurs de ses conseillers et quelques officiers des troupes, méthodistes jusque dans le bout du nez, sous

prétexte de faire respecter le nom américain et d'assurer la vie du voyageur, ne peuvent souffrir la mort d'un ministre protestant lorsque les prêtres catholiques sont respectés et en sûreté partout.

Spalding lui-même, qui doit sa vie à un prêtre catholique, ne cesse pas de dégoûter contre nous. Il est le premier à encourager la guerre, quoiqu'il ait promis aux Nez Percés d'y mettre fin, comme on le voit dans une lettre qu'il nous adressa lorsqu'il était captif. Cette lettre doit paraître dans les journaux du Canada<sup>m</sup>; les promesses, les termes d'amitié pour les prêtres, le pardon pour les sauvages, forment sa lettre. C'est bien beau; mais je dirai avec un sauvage : « Il parle bien, mais ses paroles ne sont rien; car il est dans un trou et il voudrait bien en sortir ».

Comme nous l'avons prévu, quelques fanatiques n'ont pas manqué de nous accuser de ce meurtre. On dit même qu'on a l'intention de tuer les prêtres, mais ils ne seront pas si fous que de la faire. Les anciens colons savent apprécier le mérite des prêtres et leur rendre ce qui leur est dû. Comme on leur demandait du secours pour l'armée, ils ne voulurent en donner qu'après qu'on leur eut assuré que ce n'était pas aux prêtres catholiques que l'on faisait la guerre, mais bien aux sauvages. Plusieurs Mrs protestants de l'H.C.B.H., tout en nous recevant bien poliment, ne pouvaient pas voir d'un bon oeil l'accroissement des prêtres dans l'Orégon; mais toutes ces circonstances ont changé un peu leur idée...

Monseigneur de Walla Walla, à son arrivée à Oregon-City, ne manqua pas de présenter au Gouverneur les propositions des Cayouses, dans lesquelles ils demandaient des *grands hommes* pour traiter de la paix. C'était là une des causes de son voyage. Mr Ogden en fit autant, mais tout fut inutile. On va se battre et on s'expliquera après. Présentement il y a environ 400 hommes rendus aux Dalles sous la conduite du Colonel Gilliam,<sup>oz</sup> « who has never been surprised by the Indians, » comme il nous disait. D'après les dernières nouvelles, ils peuvent avoir tué deux ou trois sauvages et ils ont pris deux femmes prisonnières. En échange, les Sauvages leur ont tué trois hommes, blessé plusieurs, et enlevé 300 boeufs et quelques chevaux. Gilliam demande des volontaires pour compléter une armée de 100 (sic) hommes. Et pourquoi ? pour combattre les Cayouses qui peuvent mettre sur pied tout au plus 200 hommes. Les 400 hommes actuellement sous les armes, dépensent 1000 piastres par jour. Il y a plus d'un mois qu'ils sont à la charge du gou-

vernement *qui n'a rien*, et cependant ils ne sont pas encore sur le théâtre de la guerre.

Nous ne voyons qu'avec peine cette guerre. Il est vrai que les Sauvages ont tort, mais les raisons qui les ont forcés d'agir ainsi peuvent excuser des sauvages; en outre, ils reconnaissent qu'ils n'auraient pas dû le faire et ils demandent la paix. Il est pénible que les Cayouses soient détruits; car déjà ils ont une bonne teinture de civilisation. Tous récoltent assez de blé, de pois, de patates pour eux, et plusieurs en ont à vendre. Ils ont de nombreux troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes. Taotoé (le jeune chef) a 1500 chevaux à lui-même et au delà de 200 boeufs et vaches. Achekaïa, son frère, en a autant ainsi que les autres chefs. Il n'y a pas un seul homme, des plus pauvres, qui n'ait 30 chevaux. Quelques-uns font du beurre et ont du lait en abondance. Ils sont tous bien habillés et, jusqu'à ce fait, ils se sont toujours bien comportés envers les Blancs. Ces sauvages commençaient à donner quelques consolations à Mr Brouillet, leur missionnaire; cependant espérons encore en la divine Providence.

On commence à s'apercevoir que la paix serait plus avantageuse pour cette petite colonie et on vient d'envoyer des députés pour traiter de la paix. En attendant il est presque impossible pour nous de retourner dans notre diocèse.

J'ai été ordonné prêtre à la Mission Saint-Paul, le dimanche de la Septuagésime, après avoir fait une retraite chez les Jésuites entre les mains du Rév. P. Acolti,<sup>os</sup> habile maître en spiritualité et j'ai été nommé missionnaire des Dalles. Monseigneur de Walla Walla doit demeurer avec moi en attendant qu'il fixe sa demeure en quelque lieu. Si la guerre continue, il est assez probable que cette mission sera abandonnée. D'après les dernières nouvelles, les sauvages de cet endroit sont réunis aux Américains contre les Cayouses et servent de *chair* à canon. Dans ce cas, je devrai aller chez les Nez Percés qui sont, sous tous les rapports, à peu près comme les Cayouses, selon ce que je connais. Que la volonté de Dieu soit faite et non la mienne, quoi qu'il en coûte *au vieil homme qui n'est pas encore entièrement mort*.

Mgr l'Archevêque d'Oregon-City<sup>os</sup> a profité de la présence de ses deux suffragants pour tenir un Concile Provincial dont la première session a été le 28 février et la dernière le 2 mars. On s'y est occupé principalement d'établir l'uniformité dans toute la Province.

*Près de la rivière Sableuse, " ce 13 mai 1848.*

Au commencement de mai 1848, les différends entre les Cayouses et Américains semblent à peu près terminés. La paix est faite avec les sauvages qui n'ont pris aucune part dans le massacre de Waïlatpou. Les meurtriers au nombre de 12 ou 15 avaient pris la fuite. La plupart des troupes volontaires sont de retour à leur foyer. L'on peut espérer que le retour des prêtres dans leurs missions produira d'heureux effets chez les sauvages. Ne serait-ce que pour dissiper les faux rapports que quelques fanatiques font circuler contre nous. Il est pénible de demeurer oisifs dans un diocèse étranger, lorsqu'on apprend que nos pauvres sauvages nous attendent avec impatience.

Après une mûre réflexion sur l'état des choses, Mgr de Walla Walla décide que je partirai au plutôt pour les Dalles pour voir les dispositions des sauvages de cet endroit afin de nous y rendre bientôt et d'y bâtir une petite maison. Nous pourrions ensuite profiter des moments favorables pour aller faire des missions chez les autres nations.

Le 12 mai, je laisse Saint-Paul (Wallamet), demeure de Mgr l'Archevêque d'Oregon City, pour me diriger vers les Dalles à travers les montagnes des Cascades. Je n'ai, pour tout compagnon de voyage, qu'un Iroquois, <sup>64</sup> qui dit connaître le chemin. Je ne laisse pas d'avoir quelques doutes sur ses connaissances, cependant je me mets en route plein de confiance en la Divine Providence qui ne m'abandonnera pas dans ce voyage entrepris pour la plus grande gloire de Dieu.

Vers 2 heures nous arrivons à Oregon City et c'est alors que mon guide vient confirmer les doutes que j'ai formés sur son compte, en me déclarant qu'il ne se rappelle nullement le chemin que nous devons parcourir. Je ne puis avoir un autre compagnon de voyage et il est un peu tard pour retourner sur nos pas. Au milieu de ces doutes, je rencontre le Capitaine McKoy <sup>65</sup> qui arrive du champ de guerre avec sa petite compagnie, composée de Métis. Il me donne quelques renseignements et nous marchons jusqu'au soir sans inquiétude; d'ailleurs nous ne sommes pas encore au delà des dernières habitations.

Aujourd'hui vers midi nous traversons la rivière Sableuse. <sup>66</sup> Assez heureusement, nous en fûmes quittes pour mouiller nos provisions et nous laver les cuisses. Nous continuons notre route tranquillement et sans neige, lorsque la nuit vient nous obliger de camper au milieu des forêts épaisses qui couvrent ces montagnes. Dès lors, mon guide Baptiste paraît inquiet et il ne peut passer la veillée sans m'imposer à plu-

sieurs reprises ses craintes et ses suppositions à ne pas finir. Cependant, chaque fois je ne cesse de l'encourager et de lui inspirer plus de confiance en la divine Providence; mais je ne pus réussir et, pour mettre fin à ses lamentations ennuyantes, je m'enveloppe dans ma couverture et m'étends près du feu pour y passer la nuit.

*Près du Mont Hood, " ce 14 mai 1848.*

Le brave Baptiste est sur pied de grand matin et me presse de partir aussitôt, même avant déjeuner. Pour ne pas le contrister davantage je me rends à ses désirs et nous nous mettons en route avec l'intention de ne nous arrêter pour déjeuner que lorsque nous trouverons de l'herbe pour les chevaux, « ce que nous devons trouver bientôt » dit Baptiste. Mais point du tout. A peine avons-nous fait quelques pas, que nous commençons à voir la neige et, après une heure de marche, nous sommes obligés de descendre de nos chevaux pour leur tracer la route. Et avec la neige nous cessons de voir les traces du chemin et nous n'avons pour nous guider que quelques arbres plaqués <sup>m</sup> de distance en distance.

Nous nous perdons à plusieurs reprises, mais après des recherches soignées, nous nous retrouvons toujours sur le sentier. Ce train de route ne plaît pas trop à Baptiste et presque toutes les fois que nous nous rencontrons, soit que lui ou moi aille à la recherche des traces, il me répète que nous ferions bien de rebrousser chemin.

Enfin, vers 9 heures, un de nos chevaux refuse d'avancer; cette fois il fallut force rhétorique pour engager mon guide à continuer la route. Cependant je réussis, mais, plus nous avançons, plus nous rencontrons des obstacles. A chaque instant nos chevaux percent la neige, vont tomber dans des petits ruisseaux formés de tous côtés par la fonte des neiges. Une fois, entre autre, nous avons mille peines à retirer notre cheval de charge.

Enfin, vers midi, nous nous sentons tous deux soulagés à la vue d'un petite prairie, car je commençais à craindre pour nos chevaux et pour nous. Nous sommes aussi à la hauteur des terres et nous pouvons espérer que plus nous avançons, moins il y aura de neige.

Après deux heures données à nos chevaux pour manger, nous continuons notre route et Baptiste retrouve sa gaieté à mesure que nous avançons, car la neige diminue très rapidement. A chaque instant nous rencontrons soit un wagon cassé ou encore en bon état et quelque-

fois plein de bagage, soit la carcasse de quelques boeufs ou chevaux laissés par les émigrants. Cette dernière partie de la route des émigrants pour l'Oregon est sans contredit le chemin le plus affreux que l'on puisse rencontrer. Il faut le voir pour le croire et il faut être Américain pour y passer.

Vers le soleil couchant, nous cessons de voir la neige et nous campons sur le bord d'un petit ruisseau où nos chevaux peuvent reprendre ce qu'ils ont perdu. Baptiste a entièrement repris courage et d'autant plus qu'il vient de trouver un cheval, abandonné ou perdu, pour remplacer le sien, au moins jusqu'à ce qu'il rencontre le maître.

*Les Dalles, ce 16 mai 1848.*

Le 15, nous voyageons heureusement. Vers midi nous laissons les montagnes pour faire route sur la prairie et nous allons camper sur une fourche de la rivière des Chûtes <sup>68</sup>, où nous rencontrons un camp de sauvages.

Ce sont des descendants de Walla Walla et leur langage est à peu près le même. Comme Baptiste parle un peu cette langue, j'ai pu connaître leurs dispositions par rapport aux prêtres. Ces dispositions m'ont paru des meilleures, quoique cependant l'on ne doit pas croire les sauvages de ce pays à leur première parole. <sup>69</sup> Après qu'ils eurent connu le sujet de mon voyage, ils firent leur possible pour me persuader que leurs terres étaient plus avantageuses pour l'établissement d'une mission que celles des Waskos (sauvages des Dalles). Le 16, je profite de leurs bonnes dispositions et j'administre le baptême aux enfants. Après quoi, nous nous mettons en route pour les Dalles (Waskopom), <sup>70</sup> éloignées de 25 à 30 milles, et nous allons camper à un mille du Fort des Américains près du camp des Sauvages.

*Les Dalles, ce 17 mai 1848.*

Le lendemain matin, je réunis les sauvages et leur expose le sujet de mon voyage. Ces sauvages, depuis près de dix ans, ont eu des ministres protestants au milieu d'eux et ces rvds MM. ont fait leur début avec beaucoup de présents et de promesses. Un d'eux surtout ne les prêchait presque jamais sans leur faire distribuer quelques choses après ses sermons. Alors je crus devoir leur répéter plusieurs fois que nous n'avions rien à leur donner, que si nous venions chez eux, ce ne serait



que pour leur faire connaître le chemin qui conduit au Chef d'en haut et leur apprendre à bien vivre.

Le chef Thomas fit un long discours à ses gens, je ne sais sur quoi; après quoi l'un d'eux me dit qu'il (le chef) allait exprimer les sentiments de toute la nation. Aussitôt il me témoigna leur contentement d'avoir des prêtres et il me dit de choisir sur ses terres l'endroit qui me conviendrait.

Après cette entrevue, j'allai faire une visite au commandant de Fort Waskopom. La réception fut assez sérieuse et je pus m'apercevoir que plusieurs nourrissaient des préjugés contre les catholiques et n'approuvaient pas notre établissement aux Dalles.

*Saint-Paul du Wallamet, ce 22 mai 1848.*

Le lendemain, je baptisai 12 enfants dans le camp des Sauvages et me mis en route pour retourner au Wallamet. Sur l'indication de ces sauvages, nous prîmes une autre route qu'ils disaient être plus courte. Ce chemin en effet nous a paru plus court, mais il est presque impraticable; à chaque instant, il faut descendre du cheval pour le faire sauter par-dessus les troncs d'arbres qui couvrent le chemin. Plus d'une fois ces pauvres bêtes sont exposées à se crever sur les branches de ces arbres. La neige nous embarrassa aussi presque autant que dans le premier chemin. Cependant Baptiste avait trouvé le moyen de changer ses chevaux en donnant sa couverture et une partie de ses habits. Je pus arriver à Saint-Paul, aujourd'hui le 22, vers 4 heures du soir.

Aussitôt je fis le rapport de mon voyage à Sa grandeur qui n'attendait que ces nouvelles pour retourner au milieu de ses ouailles. Notre départ est fixé au 26 du mois.

Cette partie de l'Orégon (la vallée de Wallamet) est la plus riche du territoire sous le rapport du sol. Le blé et les autres grains y viennent en abondance et la culture en est facile. Les Canadiens et Métis, fils de Canadiens, occupent la partie la plus avantageuse de cette vallée. Jusqu'à présent, chaque particulier peut posséder un mille de terre en superficie et on fait des démarches pour qu'il n'y ait aucun changement à cette loi du gouvernement provisoire à l'arrivée du Gouverneur général. Les Canadiens et Métis ont la moitié et quelques-uns plus de la moitié de leur section en prairie; de sorte qu'ils n'ont qu'à y mettre la charrue et à semer.

Le bois est avantageux pour les clôtures et les bâtisses. Ces prairies qui couvrent leurs terres leur permettent d'élever un grand nombre de bêtes à cornes et chevaux et sans qu'il leur en coûte. Ordinairement ces animaux peuvent trouver leur nourriture dans les champs et les bois pendant toute l'année.

Cependant malgré tous ces avantages on a peine à trouver un Canadien qui ne soit pas toujours en dettes d'une récolte à l'autre. Et à quoi faut-il attribuer cela ? Il y a plusieurs causes. Une des principales est que les hommes sont pour ainsi dire les seuls qui voient à toutes les affaires du ménage. Leurs femmes sauvages ne sont bonnes que pour dépenser, (pour dire entre parenthèse, elles ne sont bonnes que pour faire des femmes <sup>n</sup>). Si l'on ajoute à cela, l'amour qu'ils ont des beaux habits <sup>n</sup>, et l'esprit de brocanter, qu'ils ont contracté au service de l'H.C.B.H., on pourra assez facilement s'expliquer l'état présent de nos confrères canadiens établis dans l'Orégon. Mais l'hospitalité qu'ils exercent envers les étrangers peut racheter un peu ces défauts. Les premiers émigrants américains peuvent les remercier des secours qu'ils leur ont donnés lorsqu'ils sont arrivés dans la vallée, la plupart dénués de tout.

S'il n'y a pas d'émigration de Canadiens, il est bien probable que cet établissement de Canadiens passera bien vite entre les mains des Américains, car leurs descendants (les Métis) ne sont guère propres à conserver les propriétés de leurs parents. Une vie vagabonde à travers les montagnes et parmi les sauvages est celle que la plupart d'eux choisissent lorsqu'ils sont libres.

Le climat de la vallée du Wallamet n'est pas aussi agréable que le sol est avantageux. Le printemps et l'été se passent sans pluie; la rosée paraît suffisante pour faire pousser les grains. L'hiver est pour moi ce qu'il y a de plus désagréable. C'est une pluie continuelle qui ne peut manquer d'engendrer beaucoup de maladies, et produire chez les étrangers, surtout ceux qui ont été élevés dans des climats contraires, une tristesse, une mélancolie désagréables. Les chemins sont tels qu'on peut y demeurer ensevelis plus d'une fois si on ne les connaît pas.

*Oregon City, ce 26 mai 1848.*

Aujourd'hui, 26 mai 1848, jour fixé pour le départ, Monseigneur de Walla Walla, son G. V. Mr Brouillet et moi-même, nous nous mettons

en route pour les Dalles, pleins de reconnaissance pour l'heureux accueil que l'on a fait. Mgr l'Archevêque et son clergé sont remplis de joie en pensant à leurs brebis abandonnées qu'ils pourront revoir dans peu de temps. Nous faisons quatre milles pour reprendre le canot qui doit nous porter au Fort Vancouver et le même soir nous allons coucher à Oregon City, distant de 25 milles de Saint-Paul. Cette ville, capitale de l'Orédon<sup>78</sup>, est située au pied d'une chute formée par la rivière Wallamet. Sa position est des plus avantageuses pour les manufactures. On compte à peu près 300 bâtisses dans la ville. Une église catholique et une méthodiste en sont les principales. On y compte déjà plusieurs magasins, cependant tout s'y vend encore très cher. On peut trouver la plupart des choses nécessaires.

Quoique la population catholique soit peu nombreuse, il y a cependant un prêtre résidant dans la ville. Les Soeurs de N. D.<sup>79</sup> attendent la première occasion favorable pour s'y établir.

*Fort Vancouver, ce 6 juin 1848.*

Le lendemain nous laissons Portland<sup>74</sup> sur la rivière gauche du Wallamet, à 15 milles environ de la capitale. C'est la seconde ville du territoire. Elle contient à peu près 50 bâtisses.

Un peu plus tard nous passons devant Linton<sup>76</sup>, qui se compose de trois bâtisses que l'on distingue avec peine à travers les arbres et les troncs d'arbres qui couvrent l'emplacement. Quoiqu'il en soit, elle porte le nom de ville.

Nous rencontrons la Colombie le même jour et allons camper au Fort Vancouver, qui est situé sur la rive droite. Cet établissement appartient à l'H.C.B.H. Il est assez considérable et c'est là qu'il est plus facile de faire des provisions. Nous sommes obligés d'y demeurer sept jours en attendant la berge qui doit nous porter aux Dalles.

*Les Dalles, ce 19 juin 1848.*

Enfin, le sept juin, après avoir pris nos provisions pour l'année, nous nous embarquons sur la Colombie. Le 8 nous allons camper en bas des Cascades, et le lendemain nous pûmes faire le portage avant midi. Ces Cascades seront pendant longtemps un obstacle à la navigation sur la rivière Colombie, car on est obligé d'y porter les berges, ainsi que les effets. Cependant, il semble qu'on pourra pratiquer un

canal par la suite, sans trop grand frais. Comme le vent nous est favorable, nous allons débarquer sur les terres des Waskos le 10, à 2 heures du matin.

Nous avons rencontré un camp de sauvages aux Cascades. Ces sauvages portent le nom de cet endroit <sup>76</sup>. Ils sont assez bien sur le rapport temporel. Ils prennent du saumon en abondance et ils trouvent le moyen de s'habiller lorsqu'ils veulent travailler pour les Blancs. Mais sous tout autre rapport, ils sont misérables. Leur commerce avec les Blancs les a rendus vicieux. Car à toutes les imperfections qui leur sont communes, ils ont su joindre celles des Blancs.

Trente-cinq milles plus haut nous avons rencontré un autre camp dans le même état. A moins d'une grâce toute particulière, le missionnaire ne peut faire autre chose au milieu d'eux que de baptiser les enfants et quelques adultes à l'heure de la mort. Jusqu'à présent, l'Évangile ne leur a été annoncé qu'en passant.

Nous voilà enfin dans notre diocèse et je suis au milieu des sauvages qui ont été confiés à mes soins. Les sauvages ne manquèrent pas de venir nous voir. Tous demandèrent un petit morceau de tabac; nous en donnâmes à tous, comme c'est la coutume pour eux à l'arrivée des Blancs. Passe pour cette fois <sup>77</sup>.

Comme nous sommes campés à un mille de leur camp, Mgr alla dire la messe au milieu d'eux, le lendemain, dimanche, afin que les femmes et les enfants puissent y assister. Après les paroles d'entrée de Mgr que je leur traduisis par le moyen du jargon Tchinouk <sup>78</sup>, que j'ai appris pendant mon séjour au Wallamet, je commençai à leur expliquer l'échelle catholique <sup>79</sup>, composée par Mgr l'Archevêque d'Oregon City.

Le 13 nous transportons nos effets à l'endroit où nous devons nous bâtir et aussitôt on commence une petite maison de 13 par 17 pieds. Nous commençons à nous réjouir; nous nous félicitons que nous pourrions exercer notre ministère au milieu de ces sauvages et leur annoncer l'Évangile de la paix.

Mr Brouillet se dispose à retourner dans sa mission des Cayouses qui le font demander et l'attendent avec impatience. Ce brave Mr ne désire pas moins de les revoir. Le peu de temps qu'il a passé au milieu d'eux l'hiver dernier n'a pas été inutile. Il a pu en baptiser quelques-uns et il avait beaucoup d'espérance, lorsqu'il fut obligé de les laisser au moment où ils allaient se battre avec les Américains.

Notre joie n'a pas été de longue durée. La divine Providence nous réservait encore une petite épreuve. Le surintendant du département des sauvages nous défend toute démarche qu'on peut considérer comme oeuvre de mission. Quoique cette défense ne soit pas tout à fait légale, cependant, nous nous y soumettons pour le plus grand bien de notre Sainte religion. Mais en qualité de citoyens libres des E.U., nous croyons avoir toute permission de nous bâtir sur notre terre et c'est le parti adopté. Mr Brouillet ne peut se résoudre à abandonner ainsi ses Cayouses et il se décide à aller au Fort Walla Walla, où il pourra voir les principaux de la nation et les engager à bien vivre en attendant qu'il puisse aller demeurer au milieu d'eux. Ce Mr avait aussi l'intention de demeurer dans ce Fort, comme il en avait eu la permission des M.M. de l'H.C.B.H. à Vancouver.

*Fort Walla Walla, ce 10 juillet 1848.*

Le 20 juin, Mr Brouillet se mit en route et je le suivis afin de ramasser nos effets et nos animaux qu'on put sauver au moment de la guerre et les amener aux Dalles. Nous avons deux sauvages avec nous. Nous nous rendons heureusement à Walla Walla le sixième jour après notre départ.

Mr McBean, brave catholique, gardien du Fort de Walla Walla, nous reçut avec beaucoup de politesse et de bonté. Nous pûmes passer la veillée agréablement en nous entretenant des affaires du jour, qui sont la guerre des Américains avec les Cayouses. Cette guerre ne manquera pas de faire un certain bruit dans les E.U. et ailleurs, puisque sur les papiers publiés dans l'Orégon on en parle comme d'une action glorieuse pour les habitants du territoire. Mais pour celui qui connaît les choses telles qu'elles se sont passées, il ne peut voir dans l'ensemble de cette guerre que du ridicule. Les dépenses se montent à plus de deux cent mille piastres et parmi les quelques sauvages qu'on a tués il n'y a qu'un ou deux des coupables. Si tout devait se borner à cela, il n'en serait qu'à demi mal, mais il y a plus. Les Américains ont laissé chez ces sauvages une renommée pitoyable. Leurs promesses n'ont pas été gardées. On a tué des sauvages avec qui on était en paix, sans punir les coupables, malgré qu'on l'eût promis aux sauvages. On a volé un grand nombre de chevaux aux sauvages amis et on a abandonné le champ de guerre sans rien dire et il a été occupé aussitôt par les meurtriers.

Le lendemain, après avoir pris connaissances de nos affaires, Mr Brouillet déclare à Mr McBean qu'il avait l'intention de demeurer avec lui en attendant qu'il lui fût permis d'aller évangéliser les Cayouses. Mr McBean se trouva alors dans une position critique. Mr Brouillet<sup>80</sup> lui avait remis une lettre de la part des MM. représentants de l'Honorable C. B. H. au Fort de Vancouver, dans laquelle on lui défendait de prêter aucune assistance quelconque à Mr Brouillet, pas même l'hospitalité, si ce n'est pour quelques jours. La défense était formelle et ce Mr ne pouvait l'enfreindre sans encourir de sévères reproches de la part de ces MM. En outre, son devoir l'obligeait de faire connaître cette défense à Mr Brouillet, ce qu'il fit, mais avec un certain air mortifié propre à prouver son innocence, si on ne l'eût déjà connue. On ne sut d'abord qu'en dire, car M. Brouillet se rappelait bien les paroles de ces MM. et de la permission qu'on lui avait donnée en lui disant que « Quant à l'hospitalité, il n'y avait pas de difficulté<sup>81</sup> ». Mais ensuite nous pûmes aisément le croire, car plus d'une fois nous avons soupçonné qu'il y avait quelque chose sous toutes les politesses de ces MM. La chose en elle-même n'a rien de choquant, car ils pouvaient avoir leur raison; mais c'est la manière dont elle a été faite. Nous n'en sommes pas chagrinés, car nous savons ce que c'est que les *gens du Castor*. Cette nouvelle contrariété nous obligea de renvoyer immédiatement nos sauvages et de faire demander nos hommes laissés aux Dalles.

Aujourd'hui même, Taotoé, chef des Cayouses qui n'ont pris aucune part dans le massacre de Waïlatpou, s'est rendu à Walla Walla avec l'espérance de retourner à son camp avec leur missionnaire. Mais M. Brouillet ne peut se rendre à son désir et fut forcé de les laisser seuls, après leur avoir donné les conseils et les instructions propres à les préparer à la première mission. Cela ne put les satisfaire et ils parurent presque entièrement découragés. Leurs discours eurent quelque chose d'affligeant pour M. Brouillet. « Nous étions pour nous réunir tous sur nos terres autour de notre robe noire pour apprendre la parole du Chef d'en haut et écouter ses conseils. Si les Américains eussent voulu nous tuer, nous serions morts avec la robe noire. Mais à présent on n'a personne pour nous encourager à faire le bien et nous allons errer ça et là et nous serons malheureux ».

Pendant que je m'occupe de réunir nos effets et nos animaux, M. Brouillet va faire une visite aux principaux officiers du Fort Waïlatpou, distance de 25 milles de Walla Walla. Il dit en même temps prendre

connaissance d'une partie de nos effets que ce M. avait été obligé de mettre en cache et qui avaient été trouvés par les soldats.

M. Brouillet n'a qu'à se féliciter de l'heureux accueil qu'on lui a fait et ces braves citoyens dans une visite à W. W. eurent la complaisance de nous inviter à aller fêter le 4 juillet avec eux. Nous ne pûmes nous rendre à leur invitation, car nous voulions partir au plus tôt possible.

Pendant notre séjour à W. W. il fit une chaleur presque insupportable. J'ai remarqué que le mercure s'est élevé jusqu'à 106° F.

*Les Dalles, ce 25 juillet 1848.*

Enfin, le 11 juillet, nous nous mettons en route avec notre bagage et nos animaux qu'on a pu trouver. Nous avons perdu trois cents à quatre cents piastres dans la guerre. Notre compagnie se compose de trois wagons, mais comme nous n'avons qu'un seul homme pour conduire ces voitures, Mr Brouillet et moi-même, nous devenons conducteurs de boeufs. Pour moi je puis conduire ma voiture assez bien, car l'an dernier j'ai été obligé d'apprendre le métier. Mr Brouillet ne s'en tire pas aussi bien. Il laisse acculer<sup>nt</sup> sa voiture et lorsqu'il veut faire avancer ses boeufs, ils partent au galop et viennent se heurter contre les voitures, quelquefois passent à côté et continuent leur train en se jetant dans les trous. Le brave grand vicaire ne sait que faire et se contente de crier « Wo! Wo! ».

Notre départ est une vraie comédie, mais elle ne peut durer longtemps. Deux heures plus tard, une de nos voitures se brise de telle manière que nous fûmes obligés de l'abandonner et de mettre le bagage sur les deux autres. Mr Brouillet ne put qu'en remercier la Divine Providence et aussitôt il monte à cheval et aide le sauvage à conduire les chevaux que nous avons *traités*<sup>és</sup> à Walla Walla. Il réussit un peu mieux dans ce nouvel emploi.

A peine avons-nous fait quelques arpents qu'une autre voiture se brise, mais avec les débris de l'autre, on pût la recommoder et continuer notre route. Le même soir la troisième voiture versa sens-dessous-dessus. Vraiment, nous ne savions qui nous poursuivait. Il était nuit lorsque ce dernier accident nous est arrivé et Mr Brouillet venait de nous laisser pour retourner au Fort Walla Walla. Cependant, avec beaucoup de peine nous pûmes relever notre voiture et faire encore quelques arpents pour aller camper auprès d'une petite source.

Le lendemain nous voyageâmes plus heureusement et nous fîmes environ 20 milles et nous campâmes à 7 milles du Fort Waïlatpou afin de faire raccommo­der nos voitures et les mettre en état de supporter tous les coups et contre-coups, et nous nous rendîmes au camp des Cayouses pour y passer le dimanche. Mr Brouillet profita de l'occasion pour leur répéter les conseils et instructions qu'il avait donnés à leur chef au Fort Walla Walla.

L'espace de 120 milles entre Walla Walla et les Dalles est occupé par des côtes sans nombre et couvertes d'abondants pâturages. On ne rencontre de bois que sur les bords des ruisseaux et ces bois ne sont que de petits saules<sup>64</sup>. Cette partie du territoire est peu favorable au fermier, mais on peut y élever de nombreux troupeaux et presque sans peine. L'hiver dernier, il n'y est pas tombé 3 pouces de neige et on dit qu'il n'en tombe jamais assez pour empêcher de nourrir les animaux.

Les sauvages qui occupent cette partie vivent de saumon et de racines. La chasse est peu de chose. Ces sauvages ont beaucoup de chevaux qu'ils traitent avec les paysans pour des habits, couvertes, etc.

Nous faisons des campements tous les 20 ou 25 milles, lorsque nous pouvions trouver de l'eau. Parfois la chaleur accablante nous a obligés de marcher les nuits et de nous arrêter pendant le jour.

Le 25, nous arrivons aux Dalles et je trouve Mgr en bonne santé; mais notre retard lui a causé un peu d'inquiétude, car les sauvages avaient répandu le bruit que nous avions été tués par les Cayouses. Cette rumeur s'était rendue jusqu'au Wallamet. Aussi ai-je vu, quelque temps après, ma mort annoncée sur l'*Oregon Free Press* et déjà un de mes charitables confrères avait dit une messe de requiem pour le repos de mon âme.

Pendant notre absence, l'Agent du département des sauvages a été forcé de nous donner un peu plus d'étendue pour l'exercice de notre ministère au milieu des sauvages. Après avoir échangé quelques lettres avec Monseigneur, il a fini par nous donner la liberté d'enseigner à ces pauvres infidèles « les préceptes communs de la bible; néanmoins sans aucune exception de secte, de religion ». Nous en bénissons le Seigneur, car nous pourrons nous occuper assez en attendant que nous soyons libres d'enseigner toutes les vérités de notre Sainte religion. Il me semble qu'il sera bien difficile de ne pas devancer ce temps.



*Les Dalles, ce 25 janvier 1849.*

Ma mission est située sur la rivière Colombie entre le 45° et le 46° latitude et au 12° de longitude. Le climat est à peu près celui de Walla Walla. L'été se passe sans pluie et avec une grande chaleur. Il tombe assez de pluie en automne et quelquefois l'hiver passe sans qu'il tombe de neige. Mais ordinairement il tombe de la neige dans le mois de janvier et elle reste assez peu de temps. Le sol est peu favorable pour la culture, mais on peut y élever de nombreux troupeaux. Cependant, sur le morceau que nous avons pris, on peut récolter les provisions nécessaires pour les missionnaires, leurs domestiques (quand il y en a).

Le bois est assez avantageux pour les bâtisses et bien moins pour les clôtures; aussi serons-nous obligés d'entourer notre jardin avec des arbres d'un ou deux pieds de diamètre. Nous avons des forêts de chênes<sup>es</sup> considérables, ce qui nous donne l'avantage d'élever des pourceaux en grand nombre et sans autre peine que de les tuer lorsqu'on veut en manger.

Les sauvages que je suis chargé d'évangéliser forment six petites peuplades différentes, dont les plus éloignées sont à 30 milles de notre habitation. Ces sauvages ne parlent pas tous la même langue, ce qui donnera beaucoup d'ouvrage au missionnaire, si tous veulent profiter de ses instructions.

Ces sauvages ont eu des ministres méthodistes au milieu d'eux depuis plusieurs années. Ils me parlent toujours en bonne part d'un de ces MM., mais je ne puis en dire autant des autres. Ils se rappellent toujours des longs sermons du premier et encore bien mieux des dons et largesses qui les suivaient. Quoiqu'il en soit des instructions de ces RR. MM., je puis dire que ces sauvages sont bien ignorants et très vicieux et ils sont plus que propres à exercer la patience du Missionnaire. Ils ont encore leurs superstitions bizarres, auxquelles ils ont du joindre les vices des Blancs avec qui ils ont eu communications. Si on leur parle de « *Sahâle Tayé, Dieu, Jésus-Christ, Holy Spirit,* » ils se rappellent bien ces mots, mais il ne peuvent dire combien il y a de Dieu, et si Dieu a un corps. La plupart d'eux me disent qu'ils ont été baptisés, mais ils ne savent pourquoi. Plusieurs me disent que les ministres, après avoir fait des prières, leur ont fait manger et boire du vin, en mémoire de la scène de N.S.J.C., sans doute, mais tout ce qu'ils peuvent en dire c'est : « *Nawitika agas tlouchi makoumak,* » (i.e. « assurément c'était

bien bon ». Tout cela a servi à leur donner une idée peu relevée de la religion des Blancs. Aussi les Waskos, entre autres, sont assez indifférents lorsqu'on leur parle de religion. Lorsque je considère ces pauvres sauvages, il me semble qu'il y a quelque chose d'exorbitant pour leur missionnaire. Cependant, il faut espérer que Dieu se laissera fléchir par les prières ferventes qui lui sont adressées de toutes les parties du monde pour la conversion de ces pauvres infidèles.

Quelques mots sur les superstitions des sauvages de l'Orégon. Dans chaque nation il existe 3 ou 4 hommes auxquels ils donnent le nom de *docteur*. Tous respectent et craignent ces hommes qui sont ordinairement assez rusés pour leur en faire accroire. Voici en quoi consistent leurs magies. Ces hommes ont leur *Tamanoès*, en qui résident toute leur puissance et leur force. Ce *Tamanoès* est un esprit puissant qu'ils ont trouvé dans leur jeunesse, soit dans un oiseau ou dans une autre bête qu'ils ont disséqués par hasard. Ils représentent ce *Tamanoès* par quelque chose de matériel qu'ils conservent très précieusement; car une injure les éloigne ou bien encore quelquefois fait mourir celui qui en est possesseur. En différentes circonstances, on fait des fêtes à ces esprits forts et, dans ces réjouissances, chaque *docta* fait ressortir toute la puissance de son *Tamanoès* par différentes actions surnaturelles. Si une personne est malade, on appelle aussitôt ces hommes pour faire la médecine. Pendant que 5 ou 6 hommes frappent du bâton sur une planche assez résonnante et chantent leur chanson,<sup>80</sup> le médecin presse la partie malade du patient; d'autre fois il se contente de passer légèrement les mains sur cette partie, jusqu'à ce qu'il en retire le mal, qui est quelque chose de la grosseur du pouce. Après l'avoir montré un peu de loin aux assistants, il le jette dans le feu. Il répète ces opérations jusqu'à ce que le patient soit en bonne santé ou bien mort. Mais dans ce dernier cas, il sait se disculper en disant que c'est un autre docteur plus fort que lui qui l'a fait mourir et quelquefois même il nomme son antagoniste. La force de ces docteurs ne se borne pas à guérir les malades, mais ils peuvent faire mourir ceux qu'ils haïssent en leur jetant la mauvaise médecine, à n'importe quelle distance que soit cet homme. Cependant, il faut excepter les Blancs sur lesquels leur médecine n'a aucun pouvoir. Si une personne meurt, on cherche aussitôt qui l'a fait mourir et on lui fait payer sa mort ou encore on le tue si on le peut et tout est fini. Cependant, cela n'empêche pas qu'il y ait beaucoup de médecins, car le profit est toujours plus grand que la perte. La guérison d'un *grand homme* leur donne plusieurs chevaux et couvertes.

Il y a encore parmi eux des hommes qui ont une certaine influence sur les saisons, de sorte que, s'il tombe beaucoup de neige, on cherche qui a irrité ces hommes et on tâche de l'apaiser aussitôt. Cependant depuis que les Blancs sont parmi eux, ils leur attribuent ces mauvais temps.

Ces superstitions sont un grand obstacle à l'instruction des sauvages, car ils ne peuvent devenir chrétiens avant d'y avoir renoncé. Il est à peu près certain qu'il y a quelque chose d'extraordinaire<sup>86</sup> dans toutes ces magies et ce ne peut être que par l'entremise du démon. En outre, c'est la source de beaucoup de troubles et contestations parmi eux. Dans les Missions établies depuis plusieurs années, on est parvenu à faire disparaître entièrement ces superstitions. Tellement qu'on ne peut parler à ces sauvages de leurs anciennes magies sans les faire rougir.

*Les Dalles, ce 20 mars 1849.*

Je me préparais à descendre au Wallamet, lorsque j'ai appris que le Rév. Père Lampfrid<sup>87</sup> n'était qu'à 25 milles de notre établissement et j'imaginai qu'il devait avoir quelques lettres pour moi. Aussitôt je montai sur mon meilleur cheval et, après quelques heures, je recevais du courrier vieux d'un an ou plus. J'ai lu toutes les nouvelles avec empressement et ce n'est qu'après les avoir relues à plusieurs reprises que je me suis embarqué dans mon canot pour la vallée du Wallamet où j'allais acheter quelques provisions indispensables pour l'hiver.

D'après ce que je viens de lire, il semble qu'on ne reçoit aucune de mes lettres. Je n'y trouve rien de surprenant, car je suis dans la même situation. La lettre du 20 février 1848 que m'a envoyée Zéphirin<sup>87</sup> est la première que j'aie reçue du Canada. Une autre lettre est du 30 juin 1847, donc deux ans en retard. Elle est venue par un bâtiment de la Californie. Elle était adressée via St-Louis.

Lorsque je demandais d'envoyer les lettres via St-Louis, il semblait que c'était la voie la plus expéditive, mais non, cette malle régulière que nous annonçait M. Buchanan<sup>87</sup>, secrétaire général des E.-U., n'a pas encore lieu. On a pris d'autres moyens. Cette communication entre les E.-U. et l'Orédon doit avoir lieu par eau. Il doit y avoir des bateaux à vapeur qui voyageront de l'isthme de Panama à l'Orédon. L'automne dernier, on s'attendait à ce que ces bateaux nous arrivent au milieu de février dernier. Je ne sais ce qu'il en est actuellement,

car nous n'avons pas reçu de nouvelles de la vallée depuis l'automne dernier.

Par la même occasion, nous apprenons l'arrivée du gouverneur, depuis si longtemps attendu<sup>87</sup>. Les bateaux à vapeur sont certainement dans la Colombie ou sur le point d'y entrer. Comme je ne sais pas quand ils partiront, j'envoie des lettres au Canada par l'express de la C. B. d'Hudson. Elles devraient arriver vers la fin d'août.

Ces dernières nouvelles sont consolantes pour les habitants de l'Orégon; mais nous en avons reçu d'autres en même temps qui ne sont pas aussi consolantes pour les missionnaires. Elles seraient propres à nous décourager et à nous faire regretter notre sort si nous n'avions pas Dieu pour nous soutenir. Nous sommes informés que la Propagation de la foi a arrêté ses allocations. Les dons et charités des fidèles du Canada à Mgr de Walla Walla sont quasi épuisés. Courage ! Nous ne sommes pas moindres que les poissons qui nagent dans les eaux et les oiseaux qui volent dans les airs. Nos mains pourront nous fournir la nourriture, pour nos habits il faudra mettre pièces sur pièces.

Mon frère Léon se propose de venir étudier avec moi<sup>88</sup>. Surement ce plan n'a pas été l'idée d'un instant. Mais quelles études pourrait-il faire avec moi ? Je n'ai pas encore eu le temps de voir toutes les parties de ma théologie. Le défaut de moyens et de domestiques m'oblige à m'occuper de beaucoup de choses. La conduite du temporel de Mgr de Walla Walla m'est échue, je ne sais pas en quel honneur et sans que je puisse raisonnablement m'en décharger pour le moment. Si le désir de Léon persévère, je ne saurais l'en blâmer, mais qu'il termine ses études bien tranquillement et en servant Dieu de tout son coeur. Si Dieu l'appelle à l'état ecclésiastique, qu'il fasse un bon cours de théologie pendant lequel il pourra prier Dieu et lui faire connaître sa vocation et se préparer à la vie de Missionnaire, qui doit être une vie de renoncement au monde, une vie de misères et de privations, accompagnées assez souvent de tentations. Je n'ai pas encore été obligé de passer un hiver seul au milieu des sauvages à manger un vieux cheval de 20 ans, maigre et tout blessé comme le Rév. P. Getz. Je n'ai pas encore été obligé de vivre pendant assez longtemps de blé bouilli et de racines comme nos compagnons de voyage, les Rév. PP. Chirouze et Pandosy<sup>89</sup>. J'ai toujours eu du pain, de la viande et du poisson à manger, excepté dans quelques voyages. Cependant, j'ai eu des moments d'angoisse et de mélancolie, dans lesquels il me semblait que la mort m'aurait été un gain. Je ne regrette pas ce que j'ai fait en laissant ma patrie, mes parents et mes amis et ce cer-

tain bien-aise qui semblait être une conséquence de l'éducation que m'ont procurée mes charitables et tendres parents. Loin de là. J'ai fait ce sacrifice pour la plus grande gloire de Dieu et pour répondre à ces mouvements intérieurs qui n'étaient inspirés par aucune vie humaine. Il me reste à répondre à cette faveur, ce qui n'est pas le plus facile.

Etat de la religion dans l'Orédon : Les RR. PP. Jésuites ont 4 missions établies chez les sauvages aux Montagnes Rocheuses<sup>sm</sup>. Ces sauvages forment quatre peuplades ou plutôt nations différentes. Elles ont renoncé à toutes les superstitions bizarres que l'on trouve parmi tous les sauvages de l'Orédon, pour ne servir que le vrai Dieu. La plupart de ces sauvages sont baptisés et un grand nombre s'approchent régulièrement des sacrements. J'ai eu l'occasion de voir quelques-uns de ces sauvages et leur conduite m'a paru vraiment édifiante. Je ne les ai jamais vus prendre un verre d'eau, fumer une pipe de tabac sans faire le signe de la croix auparavant. Leur conduite pendant la sainte messe, leurs prières du matin et du soir, leur entretien et la sympathie qui paraît régner entre eux, tout est propre à faire rougir un grand nombre de Chrétiens et Catholiques.

Ces chrétientés ne sont pas dans cet état sans qu'il en ait coûté beaucoup de privations et de sueurs aux RR. Pères qui ont été chargés de leur annoncer la parole de Dieu. Ces sauvages avant leur conversion étaient ce qu'il y a de plus noble parmi les indigènes de l'Orédon. Leur éloignement et leur peu de communications avec les Blancs contribuent aussi un peu à la conservation de leurs mœurs. Car on sait que tous ceux qui ont eu commerce fréquent avec les Blancs sont les plus corrompus, du moins c'est ce que l'on a remarqué de ce côté-ci des Montagnes Rocheuses.

Les Jésuites ont aussi une mission au milieu d'un petit établissement de Métis. Ils y font beaucoup de bien en instruisant ces Métis, qui étaient presque aussi ignorants que les Sauvages, en engageant les autres Blancs dispersés chez les différentes nations à s'y retirer. Les Soeurs de N.-D.<sup>sm</sup> doivent se rendre à cet endroit au milieu de l'été prochain pour instruire leurs enfants et apprendre à travailler aux petites sauvagesses des missions voisines.

La première mission que l'on rencontre ensuite est celle des Cayouses, à 25 milles de Walla Walla. Cette mission a été commencée, quelque temps après notre arrivée à Walla Walla, par notre grand vicaire, Mr Brouillet. Tout semblait promettre succès, lorsqu'il a été

obligé d'abandonner ce champ pour y retourner je ne sais trop quand, car jusqu'à présent la porte lui a été fermée.

Vient ensuite la mission des Dalles, dont je suis chargé. Comme Mr Brouillet, nous avons été arrêtés. Cependant, j'ai pu faire quelque chose pendant l'hiver qui vient de s'écouler. Un petit camp de sauvages des Chûtes, à 30 milles de notre habitation, se sont rendus auprès de nous pour hiverner. J'ai profité de cette occasion pour les instruire. L'incommodité de notre logement, la rigueur du froid et le manque d'interprète, n'ont pu me permettre de leur donner des instructions régulièrement. Cependant, lorsqu'ils m'ont laissé, ils savaient les prières traduites en leur langue, un cantique, aussi en leur langue, et presque tous leurs enfants étaient baptisés. J'espère baptiser quelques adultes dans la mission que j'irai faire chez eux dans le cours de l'été. Les Was-kos, sur les terres desquels nous sommes établis, ont toujours renvoyé au beau temps de l'été l'occasion de se faire instruire. Les Américains ont fait tout leur possible pour les empêcher de fréquenter les instructions des prêtres.

Les RR. PP. Oblats ont commencé deux missions chez les Yakamas<sup>ss</sup>. Le P. Chirouze a bien réussi, mais le P. Pandosy a été obligé de demeurer tranquille dans sa petite maison. La guerre, qui a eu lieu l'hiver dernier entre les Américains et les sauvages, a bouleversé ces derniers et a arrêté les progrès des missionnaires.

D'un autre côté, il me semble que cette guerre a été favorable aux missions catholiques. Car les ministres presbytériens et méthodistes, qui avaient trois missions dans le diocèse de Mgr de W.W., ont été obligés de déguerpir, ayant à leurs côtés une petite compagnie de 40 à 90 soldats pour les protéger. J'espère qu'ils ne remonteront plus dans ces endroits, car ceux qui sont allés en Californie pourront ramasser assez d'or pour vivre tranquilles dans la vallée, le reste de leurs jours.

Mgr l'Archevêque a cinq établissements au milieu des Blancs. Le bien qui a été fait et qui se fait actuellement au milieu de ces Canadiens, Métis, Irlandais, 5 Américains convertis, n'est pas moins considérable que ce qui a été fait parmi les infidèles. On ne peut s'imaginer dans quelle corruption de moeurs vivaient nos pauvres compatriotes. Lorsque MM. Blanchet et Demers sont arrivés au milieu d'eux,<sup>oo</sup> plusieurs étaient sur le point de céder aux instances des ministres protestants pour abandonner entièrement notre sainte religion.

Les Soeurs de N.-D. ont deux établissements dans l'Archidiocèse. " Un à St-Paul, dans la vallée de Wallamet, où elles instruisent et apprennent à travailler aux filles des Canadiens, et l'autre à Oregon City, principalement pour les Américains. Il semble que ces Dames auront autant de succès dans le dernier établissement que dans le premier.

On a commencé une école à St-Paul avec l'intention d'en faire un collège par la suite. On a enseigné le latin à 2 ou 3 élèves. Jusqu'à présent cette école a été destinée uniquement aux enfants des Canadiens, mais je crois que l'on sera obligé de changer ce plan, car on trouve beaucoup peu de dispositions à l'étude chez les Métis. Il se passera probablement un bon nombre d'années avant que l'on puisse compter sur le clergé indigène. On dit que les Jésuites doivent ouvrir un collège à Oregon City.

Mgr Demers, évêque de l'Orégon anglais, n'a encore aucune mission dans la partie soumise à sa juridiction. Les Pères Jésuites y ont fait plusieurs visites et même ils ont commencé à y bâtir, mais je crois qu'ils ne continueront pas. Au premier Concile provincial, qui a été tenu au commencement de 1848, les évêques de la Province ont envoyé une supplique au Saint-Père pour demander que l'évêque de Walla Walla soit transféré dans la région de Nesqually avec un clergé séculier et ont présenté un P. Jésuite pour devenir évêque de Walla Walla et des régions de Colville et Fort Hall<sup>82</sup>. Je ne sais ce qu'il en sera.

*Les Dalles, ce 22 mars 1849.*

L'hiver qui vient de s'écouler a été, au rapport des sauvages, un des plus rigoureux qu'ils aient jamais vus. La première neige est tombée le 8 décembre et elle n'a pas encore entièrement disparu. Il y a entre deux et trois pieds de neige. Les Waskos ont perdu un grand nombre de chevaux, mais il y a un peu de leur faute. Pour nous, nous n'en avons pas perdu un seul. Les chevaux ont pu se soutenir au milieu du grand froid, quoique sans abri, trouver leur nourriture dans les côtes, en piochant la neige avec leurs pattes. Je crois que saint Joseph a prêté l'oreille aux prières qui lui ont été adressées à cet égard. Que Dieu en soit béni ! et nous pourrons plus facilement aller faire des missions chez les sauvages, car sans chevaux et sans couvertes<sup>83</sup> pour nous en acheter, il faut demeurer à la maison.

Plusieurs sauvages infidèles attribuent cette neige aux prêtres. Un chef doit aller trouver le Gouverneur pour en savoir la vérité et

faire réparer la perte de leurs chevaux par les prêtres. Je ne serais pas surpris que la réponse fût affirmative, car notre petit gouvernement provisoire est très fanatique et a déjà dit des choses insensées aux sauvages contre les prêtres.

La nouvelle de l'or de la Californie a dû sans doute atteindre le Canada. Tout ce qu'on en a dit au premier abord paraissait incroyable, mais il n'y a rien d'exagéré. Ça surpasse toute imagination. Tous les habitants de l'Orégon s'y rendent en foule. Les uns laissent leur famille et leur terre, les autres les emplois publics qu'ils occupent et enfin MM. les ministres abandonnent tout pour s'y rendre. Cet or fera grand bien à ceux qui iront en chercher, mais pour les missionnaires catholiques elle leur nuira, en ce qu'ils n'en auront pas et que les prix des effets augmenteront. Cependant nul n'a envie d'abandonner ses ouailles pour aller puiser dans ce trésor public.

Mr Brouillet, V.G., de Walla Walla, est parti pour la Californie l'automne dernier, mais c'est pour affaire de mission. Aller à l'or est devenu une fièvre incurable chez les Américains principalement. Il faut y aller « *any how* » et plusieurs « *we must follow the Crowd* ».

Je crois que le territoire de l'Orégon n'est pas moins riche en minéraux de toutes espèces que celui de la Californie. On a commencé à exploiter des mines de charbon. Le fer a été trouvé à plusieurs endroits; on a montré aussi du platine, de l'argent, du plomb et de l'or. Ces richesses seront connues plus tard.

### LA DERNIÈRE CARAVANE

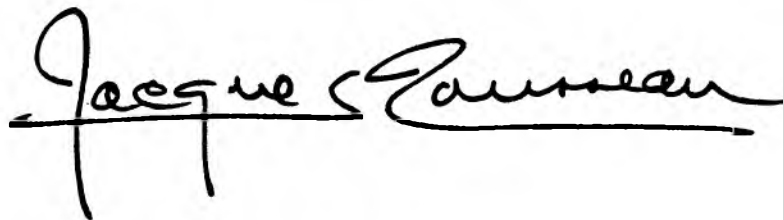
Là se terminait la liasse des lettres. D'autres sans doute suivirent, qui n'ont pu résister aux aléas du temps. Nous quittons donc notre missionnaire le 22 mars 1849 pour le retrouver trois ans plus tard. Une missive du 1<sup>er</sup> septembre 1852 au *Journal de Québec* et une notice, " parue à l'époque, dans le même journal apparemment, relatent le dernier voyage.

« Laisse seul dans le diocèse de Walla Walla par la translation de Mgr Blanchet au siège le Nesqually, abandonné presque aux seules ressources de son travail manuel et de son industrie, brisé par les voyages et les fatigues de ses missions, et surtout voyant son ministère presque inutile au milieu d'une population sauvage dégradée par l'usage des boissons enivantes, se voyant sans ressources pour faire des missions lointaines, il obtint en avril dernier de Monseigneur l'archevêque d'Oregon City son exeat pour revenir en son pays ».



En juin 1852, il s'embarque sur *l'Eldorado*, en direction de New-York, de l'autre côté du continent. Les réserves d'eau sont de qualité douteuse, les conditions d'hygiène déficientes. En mer, il quitte le bâtiment pour *l'Empire City*. Peu avant d'arriver au port, une épidémie de choléra se déclare sur le vaisseau. Déjà épuisé, Godfroi contracte la maladie et succombe entre Key West et New-York, le 24 juillet 1852, la veille de l'arrivée.

Le bateau ralentit, les passagers et les membres de l'équipage se rassemblent sur le pont, autour du corps, enveloppé dans une bâche et recouvert du drapeau américain. Un commis catholique récite une prière, puis quatre matelots hissent par-dessus bord la dépouille qui disparaît dans l'océan. A vingt-neuf ans, Godfroi Rousseau terminait sa mission.<sup>66</sup>

A handwritten signature in black ink, reading "Jacques Rousseau". The signature is written in a cursive style with a long horizontal line underneath the name.

## NOTES \*

1-a L'ancien territoire de l'Orégon a été divisé, entre 1853 et 1858, en cinq territoires, ceux de Washington, Oregon, Idaho, Montana et Wyoming, qui deviendront tous, à tour de rôle, des états constitutifs des États-Unis. Le nom *Orégon* dérivait (d'après le *Handbook of N.A. Indians*, référence note 5 *infra*) de l'espagnol *Orejones*, signifiant "les gens aux grandes oreilles", allusion aux pendants d'oreilles que portaient les Amérindiens du nord-ouest des États-Unis, ce qui les différenciail des indigènes de la Californie. *Orégon*, appliqué aux territoires du nord-ouest des États-Unis, semble avoir été français avant d'être anglais. Il était déjà nettement francisé avant le milieu du siècle dernier, comme en font foi les manuscrits de l'époque. Godfroi Rousseau et ses compatriotes écrivaient donc *Orégon* avec un accent sur l'*é*. Chaque fois qu'il est question du territoire original, dans la présente étude, cette orthographe est conservée. Quant au nom de l'État d'*Oregon*, il est anglo-saxon, comme celui de l'État de New-York, et sera écrit sans accent.

1-b Habitué au rythme moderne du progrès, nous avons de la difficulté à comprendre ce retard. C'est que l'ampleur des découvertes est fonction de la progression géométrique, non arithmétique, du temps. Chaque génération contemple avec orgueil le chemin accompli par la précédente, comme si c'était son œuvre. Les générations intellectuelles se renouvellent maintenant à un rythme de sept à dix ans. Bientôt, il faudra remplacer tous les cinq ans les manuels devenus tous désuets. Les aînés, pour leurs frères cadets, seront bien dépassés. Au conflit des générations succèdera celui des frères méconnus.

1-c Les Canadiens français de l'Orégon, s'il faut en juger par les lettres de Godfroi Rousseau, francisaient parfois le nom du fleuve Columbia: *la Colombie*.

2. *Astoria*: poste de traite, fondé en 1811 par John Astor, devenu une ville de 11,200 habitants (1963). Washington Irving, en 1836, a publié, sous le titre d'*Astoria*, une histoire de ce poste, basée sur les documents fournis par le fondateur lui-même.— Sur l'histoire canadienne de l'Orégon, on consultera notamment, outre les ouvrages cités plus loin: a) Burpee, Lawrence J., *An historical atlas of Canada*. 84 cartes plus 48 pages, Toronto (Nelson), 1927.— b) Marie-Antoinette, Mère. *Les Savurs de la Providence au Chili, 1853-1863*. Montréal, 503 + 74 + XXIV pp. (2e édition) 1930. Le début de l'ouvrage (pp 2-83) se rapporte aux missions de l'Orégon qui ont précédé celles du Chili.— c) Le Jeune, L. *Dictionnaire général du Canada*, 2 vol. 1931.— d) Brouillette, Benoit, *La pénétration du continent américain par les Canadiens français*. 242 pp. Montréal (Granger), 1939.— e) *The Oregon Country under the Union Jack. A reference book of historical documents for scholars and historians*. (Printed privately for Payette Radio Ltd. Montréal, 1962, 682 pp.— f) Payette, B.C., *The Northwest*. (Printed privately for Payette Radio Ltd). Montréal, 1964, 732 pp. (Collection de documents, dont certains inédits).— g) Brown, Ralph. H.. *Historical geography of the United States*, 596 pp. (Harcourt, Brace and Company) New York, 1948.— h) Freeman, Otis W., et Martin, Howard H.. *The Pacific Northwest* (John Wiley & Son, New York) 540 pp. (second edition) 1954.— i) Rich, E. E. *The history of the Hudson's Bay Company, 1670-1870*. The Hudson's Bay Record Society, vol. 21 (XVI + 687 pp.), 1958; vol. 22 (XI + 974 pp.) London 1959. (voir notamment Vol. 22, Chap. XXII-XXVII pp. 563-786.) — j) On trouvera également une riche documentation dans *l'Oregon Historical Quarterly*, dont un index, couvrant les vol. 1-40 (1900-1939), a été publié en 1941 (834 pp.) par l'Oregon historical Society.

3. Missionnaire en Orégon depuis 1838, puis vicaire apostolique de ce territoire (1843), Norbert Blanchet (1794-1883) devint archevêque de la province ecclésiastique de l'Orégon, avec siège épiscopal à Oregon City, le 24 juillet 1846. Cette région, presque dépourvue de catholiques, avait d'abord été divisée en huit diocèses, mais dès 1846, le nombre des évêques fut réduit à trois. Mgr Norbert Blanchet eut donc aussi juridiction temporaire sur le diocèse

---

\* (Pour alléger le texte, fréquemment, un seul numéro groupera plusieurs notes se rapportant au même paragraphe).

de Nesqually. Il avait deux suffragants. Son frère, Mgr Magloire Blanchet (1797-1887), sacré à Montréal le 27 septembre 1846 par Mgr Ignace Bourget, devenait évêque de Walla-Walla, avec juridiction temporaire sur les diocèses de Colville et Fort-Hall. Mgr Modeste Demers (1809-1871), ancien missionnaire et curé d'Oregon City, sacré dans cette ville le 30 novembre 1847, devenait évêque de Victoria (île de Vancouver), avec juridiction temporaire sur les diocèses de la Nouvelle-Calédonie (ou Colombie) et de la Reine-Charlotte. Sur ces personnages, on consultera: a) Lyons, Letitia Mary, "Francis Norbert Blanchet and the founding of the Oregon Missions" (1838-1848). *Studies in American Church History*, Vol. 31, 200 pp. 1940. Cat. Univ. Amer. Washington, D.C.). b) Le Jeune, *Dictionnaire général du Canada*. c) Allaire, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, 1910.

De Mgr Norbert Blanchet, Allaire (tome 6, p. 117), raconte qu'il fut élu le 1er décembre 1843, mais ne reçut ses bulles qu'au début de l'automne 1844, avec ordre d'aller se faire sacrer à Montréal. Incapable de voyager par terre à cause de la saison avancée, il prit la mer et fut presque obligé de faire le tour du monde. Parti de Walla-Walla le 28 novembre 1844 sur un voilier, il fit route vers les îles Hawaii, puis l'Angleterre par le sud de l'Afrique, et après un voyage de 207 jours et de 22,566 milles atteignait Montréal. Après son sacre par Mgr Bourget, le 25 juillet 1845, il réintégra son diocèse en faisant le tour de la terre, pour arriver en Orédon durant l'été de 1847 après trois ans de voyage, aller et retour. Au cours de ce périple, de passage à Rome en 1846, il devint archevêque d'Oregon City (siège transféré depuis à Portland) et occupa ce poste jusqu'en 1882, alors qu'il démissionna un an avant sa mort.

Sur le début des missions de l'Orédon, voir: *Notice sur les missions du diocèse de Québec qui sont secourues par l'Association de la Propagation de la foi*, Janvier 1839, No 1, Québec (Imprimerie Fréchette & Cie), 77 pp. (Voir pp. 22-24, "Mission de la Colombie").— *Rapport sur les missions du diocèse de Québec qui sont secourues par l'Association de la propagation de la foi*. [C'est le nouveau titre du périodique précédent]. Janvier 1840, No 2, 71 pp. (Voir pp. 11-41, "Mission de la Colombie". Renferme la relation du voyage des abbés Blanchet et Demers vers leur mission du Pacifique).— *Rapport* . . . Janvier 1841, No 3, 100 pp. (Voir pp. 35-80, "Mission de la Colombie").— *Rapport* . . . Janvier 1842, No 4, 92 pp. (pp. 41-66, "Mission de la Colombie", renfermant des lettres de l'abbé Blanchet, à l'évêque de Québec, et du père De Smet, à l'abbé Blanchet).— *Rapport* . . . Juin 1843, No 5, 136 pp. (pp. 22-116, "Mission de la Colombie", renfermant des lettres de MM. Blanchet et Demers et, en hors texte, une "Échelle chronologique et historique de la religion", préparée par M. Blanchet).— *Rapport sur les missions du diocèse de Québec et autres qui en ont fait ci-devant partie* [Nouveau titre du périodique], juillet 1845, No 6, 156 pp., Québec. (pp. 3-70, "Mission de la Colombie" renfermant des lettres de MM. Blanchet, Demers, etc.— *Rapport sur les missions* . . . [Comme précédemment]. Juillet 1847, No 7, 129 pp. (pp. 1-34, "Mission de la Colombie". Constitution des diocèses et "Mémoire présenté à la S. Congrégation de la Propagande sur le territoire de l'Orédon, par Mgr François-Norbert Blanchet, évêque de Drasa" (pp. 2-24), et diverses lettres de l'abbé Demers.— *Rapport sur les missions* . . . Avril 1849, No 8, 105 pp. (A partir de cette livraison, périodique imprimé par H. Côté et Cie, près l'Archevêché, Québec. Renferme: pp. 1-33, "Mission de Walla-Walla", où il est question plusieurs fois de Godfroi Rousseau. Aussi relation d'une partie du voyage de Mgr Magloire Blanchet, à travers la prairie, et quelques lettres relatant le conflit des Cayouses et des Américains, dont il sera question plus loin dans la relation de Godfroi Rousseau, notamment lettre de Mgr Magloire Blanchet (pp. 22-23) au gouverneur Abernathy.— pp. 94-105, lettre de Mgr Demers, évêque de l'île Vancouver à un prêtre de l'archidiocèse de Québec, sur sa mission).— *Rapport sur les missions*, mars 1851, No 9, 128 pp. (pp. 1-28, "Voyage de l'évêque de Walla-Walla". Relation par Mgr Blanchet du voyage relaté dans le *Journal de Godfroi Rousseau*, qui fait l'objet du présent travail. Pour relation du voyage, depuis Montréal jusqu'à Kansas, non comprise dans le texte de Godfroi Rousseau, voir pp. 1-9. Le tout divisé en lettres. pp. 39-66. "Mission de l'Orédon" comprenant un rapport de M. Brouillet sur sa mission de Sainte-Anne, pp. 39-48, et un "Voyage de Montréal à Oregon City", pp. 48-66, par un voyageur étranger au journal présentement publié.— A la fin du fascicule, en hors texte, un "Tracé de la route de Westport, état du Missouri, à Walla-Walla, Orédon" (pour accompagner le récit de voyage de l'évêque de Walla-Walla) — Les *Rapports sur les missions* . . . subséquents renferment des lettres de Mgr Demers, de l'île Vancouver, (No 10, pp. 127-134, mars 1853; No 11, pp. 107-117, mars 1855; No 12, pp. 62-99.

1857). Mais rien sur les missions d'Orégon, sauf une courte relation des Sœurs de la Providence. Venues s'établir dans ce territoire, elles durent renoncer à leur projet, sitôt rendues, et opter pour le Chili, (No 11, pp. 137-164, 1855).— Nulle part il n'est question de l'insuccès des missions de l'Orégon et du départ de Godfroi Rousseau.— Voir également l'ouvrage suivant de Mgr Norbert Blanchet, que je n'ai pu consulter: Blanchet, Rev. F. N. *Notices & Voyages of the famed Quebec Mission to the Pacific Northwest . . . 1838 to 1847*. Edited by Carl Landerholm (Portland, Oregon, 1956)— Voir aussi: Bolduc, J.B.Z. Lettre et journal de M.J.B.Z. Bolduc, missionnaire de la Colombie. Québec, Imprimerie J.-B. Fréchette 95 pp., sans date [1843?]. Tiré à part du *Canadien*.

4. Né à Saint-Henri de Lauzon le 20 juin 1823, l'acte de naissance lui donne le nom de *Louis Pierre Godfroi*. L'acte de sépulture de Sainte-Monique, comté de Nicolet, du 12 août 1852, rédigé par son frère Zéphirin, curé de la paroisse, orthographe le nom Godefroy; d'autres documents, *Godfroy* et *Godefroi*. Lui-même signa toujours *Ls P. G. Rousseau*. Il étudia au collège de Nicolet, au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière (du 1er octobre 1839 au 15 août 1841), au Grand Séminaire de Montréal. Ordonné prêtre à Saint-Paul de Willamette le 20 février 1848, il décède en mer sur l'*Empire City*, le 24 juillet 1852. Ses parents; Louis Rousseau, né le 30 avril 1796 à Saint-Michel, comté de Bellechasse, marié dans l'église de Saint-Henri de Lauzon, le 2 février 1819, à Josephthe Lacasse, née à Saint-Charles-de-Bellechasse le 17 juillet 1797. D'abord marchand à Saint-Henri, il se retire plus tard avec son épouse au presbytère de Sainte-Monique, où son fils est curé. Ils y sont morts tous les deux, lui le 10 août 1867, elle le 16 mai 1862. Les enfants; 1) Louis-Majorique, né le 3 février 1820, mort le 25 septembre 1882, médecin, fit sa cléricature aux États-Unis, pratiqua à Cacouna et à Saint-Ferdinand-d'Halifax pour s'établir finalement à Pittsburg, N.Y. 2) Célestin-Zéphirin, né le 19 mai 1821. Étudie au séminaire de Nicolet; ordonné le 23 septembre 1843. D'abord vicaire à Saint-Henri, il fait en 1847 la mission de la Grosse Ile pendant l'épidémie, et devient curé de Sainte-Monique en 1849; mort le 1er décembre 1877. 3) Louis-Pierre-Godfroi, l'auteur du *Journal de l'Orégon* présenté ici. (Voir le début de la présente note). 4) Louis-Joseph-Télesphore, né le 28 mars 1825; après avoir navigué un certain temps, devint marchand à Nicolet; décédé le 26 août 1895. 5) Josephthe-Marie-Louise, née le 19 juillet 1826, entrée en 1844 chez les Sœurs de l'Hôpital Général de Québec sous le nom de Sœur Saint-Zéphirin; dépositaire de la communauté en 1855, puis supérieure du monastère en 1867, supérieure à l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur en 1873, décédée le 17 juin 1890. 6) Julie-Vitaline, née le 29 mars 1829, entrée en 1846 au monastère de l'Hôpital Général de Québec, où elle prend le nom de Sœur Sainte-Anastasia; enseigne aux élèves du pensionnat, est préposée aux soins des pauvres et devient secrétaire du chapitre en 1861. Transférée à l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur lors de sa fondation en 1873, décédée le 6 mai 1885. 7) Louis-François-Léon, né le 28 janvier 1831, étudie au Séminaire de Nicolet (1843-1851), au grand Séminaire de Québec (1853-1856), devient curé de Saint-Victor-de-Tring, en 1867, puis curé de Saint-Thomas-de-Montmagny en 1869, où il meurt le 8 décembre 1898. 8) Marie-Louise-Aurélié, née le 31 janvier 1833, entrée chez les Sœurs de la Providence, à Montréal, en 1854, reçoit le nom de Sœur Marie-Godfroi, en l'honneur de son frère missionnaire, décédé. De 1855 à 1863 elle séjourne à la mission de Santiago au Chili, puis devient maîtresse des novices, et plus tard supérieure de Saint-Jean-de-Dieu et de la communauté; décédée en 1903. 9) Louis-Joseph-Onésime, né le 17 janvier 1837, s'établit d'abord à Sainte-Monique, puis alla s'installer plus tard, comme marchand général, à Sainte-Perpétue, comté de Nicolet. Décédé vers 1910. 10) Louis-Jules-Richard, né le 17 février 1839, décédé le 4 juin 1857. 11) Louis-Télesphore-Eugène, né le 31 octobre 1844, étudiant au séminaire de Québec, puis à l'Université Laval, médecin, professa toute sa vie à Saint-Casimir-de-Portneuf, décédé le 23 septembre 1906. En outre, trois enfants morts avant d'avoir atteint deux ans.

5-a Il y a loin de la coupe aux lèvres! Le départ ne se fera qu'un an plus tard.

5-b *Walla-Walla*: Le fort Walla-Walla (parfois simplement *Walla* dans le journal) a été construit en 1818 sur le fleuve Columbia, à l'embouchure de la rivière Walla-Walla. Établi d'abord par la Compagnie du Nord-Ouest, le fort passa en 1821 à la Compagnie de la Baie

d'Hudson. (Voir Voorhis, Ernest, *Historic Forts and trading Posts of the French regime and of the English fur trading Companies*. 188 pp. ronéotypées, Ministère de l'intérieur, Ottawa, 1930). Comme la plupart des établissements commerciaux de l'époque dans la région, Walla-Walla était encloué pour fin de protection; d'où son nom de fort. La ville de Walla-Walla (Wash.), située près de l'embouchure de la rivière Walla-Walla, à 150 milles environ à l'est de Portland, compte 25,000 habitants (1963).— *Walla-Walla* désigne aussi une bande de la famille shakaptienne, vivant autrefois sur le cours inférieur de la rivière Walla-Walla et sur une partie de la rive orientale du Columbia. En vertu du traité de 1855, ces indigènes furent transportés dans la réserve d'Umatilla, Oregon. En 1910, leur population s'élevait à 461. (Voir Hodge, F. W., éditeur, *Handbook of American Indians North of Mexico*. 2 Vol. 1906, Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, Bulletin 30).

6. Mgr Magloire Blanchet, sacré en 1846 évêque de Walla-Walla, et qui sera de la caravane. A ce moment, son frère, l'archevêque Norbert Blanchet, est reparti pour l'Orédon par l'Europe et l'Océanie. Mgr Magloire Blanchet demeura à Walla-Walla de 1847 à 1850, puis à Nesqually de 1850 à 1879.

7. Presque l'unique appellation des États-Unis autrefois, cette forme elliptique tend à devenir un archaïsme.

8. "L'abbé Guillaume Leclair, né à Montréal le 23 avril 1821 de Bénoni Leclair et de Marie Eydam, fut ordonné dans l'Orédon par Mgr Magloire Blanchet, le 26 octobre 1848 [en même temps que Godfroi Rousseau]. Dans l'Orédon (1848-1858), directeur du collège Saint-Paul de Wallamette (1848-1858), curé d'Hemmingford (1858-1862), de Lacolle (1862); trappiste à Langevin (1862-1867); vicaire à Saint-Jean-de-Matha (1867...), décédé à la Longue-Pointe, le 3 avril 1893". (D'après Allaire, *Le Clergé canadien-français*, Tome I, p. 325).

9-a Le départ est donc projeté pour le 8 mars 1847. La notice nécrologique de Godfroi Rousseau, parue en 1852 dans un journal, le fixe au 23 mars 1847 et l'arrivée en Orédon le 15 septembre, après un voyage de six mois. D'après le *Rapport sur les missions du diocèse de Québec* (No 9, 1851; pour référence voir note 3 supra), le départ de Montréal eut lieu le 4 mars. (J'ai retrouvé deux coupures de journaux sans références adéquates. 1° Une lettre du 1 septembre 1852, parue dans *Le Journal de Québec*. 2° La notice nécrologique précitée, parue apparemment dans *Le Journal de Québec* avant le 12 août 1852, se terminait avec ces mots: "*Le Canadien* et *La Minerve* sont priés de reproduire la présente notice").

9-b "L'abbé Jean-Baptiste-Abraham Brouillet, né le 11 décembre 1813, de Jean-Baptiste Brouillet et de Charlotte Drogue-Lajoie, fut ordonné à Montréal le 27 août 1837. Professeur de philosophie au collège classique de Chambly (1837-1842); curé d'Henryville (1842-46); curé de L'Acadie (1846-47); missionnaire en Orédon (1847-1860); grand vicaire de l'évêque d'Oregon City (1870-1884); à Washington, capitale des États-Unis, chef de bureau fédéral des Indiens catholiques (1860-1884), sénateur (1878-1884), décédé le 4 février 1884". (Tiré d'Allaire, *Le Clergé canadien-français*, tome I, p. 85). Les archives de l'archidiocèse de Montréal renferment un dossier (No 421.009) d'une douzaine de lettres de l'abbé Brouillet, échelonnées de 1852 à 1882.— L'abbé Godfroi Rousseau ne rencontrera les Oblats qu'à Saint-Louis, le 16 avril 1847. Ils étaient au nombre de cinq (scolastiques et coadjuteurs compris). Mgr Magloire Blanchet (fide Père Gaston Carrière, o.m.i., *in literis*) avait écrit au Père Ricard d'envoyer deux de ses compagnons à Montréal (ce qui explique la mention de deux Oblats dans la lettre du 25 février de Godfroi), mais il semble que la lettre n'est pas arrivée à temps. Le groupe des missionnaires oblates, parti du Havre le 4 février 1847, arrivé à New-York le 2 avril, parvenu à Saint-Louis le 14 avril, après un voyage par Philadelphie, Baltimore, Wheeling et Cincinnati, comprenait le Père Pascal Ricard (né en 1805), supérieur de la mission, les frères scolastiques Eugène-Casimir Chirouse (né en 1821), Charles-Jean-Félix Pandosy (né en 1824), Georges Blanchet (né en 1818), qui seront tous mentionnés dans les lettres de Godfroi Rousseau, et le frère coadjuteur Célestin Verney (né en 1814). Sur les missions des Oblats dans l'Orédon, voir George Waggett, *The Oblates of Mary Immaculate in the Pacific Northwest of the U.S.A.* (Études Oblates, Vol. 6, 1947). Le père Waggett cite le journal de Mgr de Walla-Walla paru dans

le *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, mars 1851, pp. 1-28. Sur les missions des Jésuites en Orégon à la même époque, voir notamment William Bishoff, s.j., *The Jesuits in Old Oregon, 1840-1940*. (Caldwell, Idaho), XVII + 258 pp., 1945. Aussi Wilfrid Schœnberg, s.j., *A chronicle of the catholic history of the Pacific Northwest, 1743-1969* (Gonzagua Preparatory School, Portland, Oregon, XVIII + 570 pp., 1962.

10. Saint-Louis, Missouri. Le document est déchiré, mais les deux dernières lettres permettent de suggérer le nom de cette ville. Le récit de voyage commence brusquement, le 4 juillet, à la rivière Platte. Le départ de Saint-Louis, d'après le Père Gaston Carrière, o.m.i., se fit le 27 avril. Une lettre de Godfroi à son frère aîné, l'abbé Zéphirin Rousseau, (qui n'a pas été retrouvée) racontait le voyage avant le 8 mai, alors que la caravane partit de Westport (aujourd'hui un quartier de Kansas City, Missouri). Il n'a donc pas été possible de reconstruire le journal depuis Montréal jusqu'à Kansas, d'après les textes même de Godfroi. Toutefois, la relation du voyage de Mgr Magloire Blanchet (*Rapport sur les missions . . .*, avril 1851, pp. 1-9, cité plus haut à la note 3) raconte cette étape du voyage.

11-a Longtemps les États-Unis n'eurent d'états constitués qu'à l'est du Mississipi et l'on réservait à cette région le nom d'*États-Unis*. Au-delà du Mississipi, on pénétrait dans les "*territoires*". Le *Louisiana purchase*, en 1803, ajoute les territoires du centre, sauf le Texas, annexé en 1845. Les états du sud-ouest sont cédés par le Mexique en 1848. Les titres sur le territoire de l'Orégon datent de 1846. Voir notamment Burpee, *An historical Atlas of Canada* (*op. cit.*, Note 2), cartes des pages 18, 19, 20 et texte correspondant à la fin de l'Atlas.

11-b *Rivière Platte*: longue rivière de 325 milles dans son cours inférieur, se bifurquant en *South Platte* (424 milles de long) et *North Platte* (680 milles). Le cours principal, d'un à trois milles de large, presque sans eau et de navigation difficile pour les canots, doit à son étalement le nom de *rivière Platte*, donné par les coureurs des bois canadiens-français.

11-c *Westport*: aujourd'hui un quartier résidentiel de Kansas City, Missouri. En 1821, le traiteur François Chouteau ouvre un poste au confluent des rivières Kansas et Missouri; en 1832, ce point reçoit le nom de *Westport Landing*, après que le site du magasin de John Calvin McCoy, quatre milles plus loin, eût reçu celui de *Westport*. A partir de 1846, *Westport Landing* devint le noyau de Kansas City, Missouri.

11-d *Kansas Landing*: Je n'ai pu retrouver ce nom, mais d'après le texte de Godfroi Rousseau, il semble qu'il soit un synonyme de *Westport Landing* qui, un an avant le passage de Godfroi, commençait à se nommer Kansas City, Missouri. Il y a aujourd'hui deux *Kansas City*, l'un dans le Missouri, l'autre en face dans l'État du Kansas. Godfroi Rousseau écrit parfois *Cansas* et *Cansas Landing*.

-12. Le bison (*Bison bison* ou parfois *Bison americanus*). Le nom français *bison* n'est pas encore courant au Canada à l'époque. On emploie fréquemment *buffle sauvage* alors. Plus tard, avec le succès de Buffalo Bill, qui viendra à Montréal comme vedette de cirques, le nom anglais (prononcé *bufflot*) deviendra populaire chez les Canadiens français. Les bouses de bison, les "*buffalo chips*" des anciens voyageurs américains, constituaient souvent la meilleure source de combustible dans la plaine.

13. L'auteur ne distingue jamais entre *émigrant* et *immigrant* et recourt toujours au premier. Les nouveaux venus sont des Américains "*émigrant*" dans un territoire mal organisé, presque des étrangers venant s'établir dans un pays nouveau. On ne considère que le point de départ, non celui d'arrivée.

14-a *Attelée*: Temps pendant lequel les bêtes sont attelées. Le mot devient forcément un archaïsme.

14-b *Effets*: Dans le parler populaire canadien-français, le mot, très souvent, s'applique strictement aux vêtements.

14-c Les attaques des Indiens contre les *covered wagons* ont donné naissance au genre *western* qui, après avoir produit une foison de romans, a gagné le cinéma, où il reste vivace, un siècle après les événements. La littérature canadienne-française compte au moins une

pièce du genre, mais, d'après l'auteur, elle est le récit véridique d'une aventure dans les plaines, à l'époque de Godfroi Rousseau. Elle est relatée par Ernest Gagnon sous le titre "Dans les plaines de l'ouest. Rencontre inattendue", in *Pages choisies*, (J.-P. Garneau. Libraire-éditeur, Québec 1917, 338 pp. Voir pp. 141-156). Cette nouvelle, publiée d'abord en 1892, raconte, d'après le témoignage d'un survivant, la rencontre d'une bande d'Indiens Serpents sur le sentier de l'Orédon par de jeunes Canadiens français engagés dans la "course de l'or". Entendant parler français, le chef sauvage demande d'où ils sont? "Il y en a de Québec et de Montréal". — "Pas de la région de Trois-Rivières?" reprend le chef. Or il y avait parmi les voyageurs des gens de Louiseville, d'où venait précisément le chef Serpent, un Canadien français du nom de François Boisvert, adopté par les Indiens. Il revint plus tard s'établir au Canada avec ses enfants métis, et l'une de ses filles, — son seul enfant à parvenir à l'âge adulte, — épousa un cultivateur de Yamachiche, Philippe Blais.

15. Les deux fils de M. Richard Grant, — employé de la Compagnie de la baie d'Hudson, dernier facteur de Fort-Hall, dont il sera question plus loin, — sont de la caravane. (Voir plus loin, 7 août).

16. *Fort Laramé*, ou *Fort Laramée*, puis *Fort-Laramie*: Aujourd'hui *Laramie*, Wyoming. Au confluent de la North Platte et de la rivière Laramie, une étape régulière de l'*Oregon trail*. Les noms du fort, de la rivière et des montagnes avoisinantes rappellent le traiteur et trappeur canadien-français, Jacques Laramée.

17-a *Les Mormons*. L'église des Mormons, qui a maintenant son centre à Salt Lake, Utah, a été fondée en 1830, dans l'état de New-York, par Joseph Smith. Expulsés du Missouri en 1838-39, puis des autres états de l'est, les Mormons partent en 1847 sous la conduite de leur chef spirituel Brigham Young et allèrent s'établir au Grand lac Salé. Le voyage, qui dura du 7 avril au 22 juillet 1847, empruntait une partie importante du portage de l'Orédon.

17-b *Fort Bridger*: Établi en 1842. Aujourd'hui *Fort-Bridger*, Wyoming, dans le sud-ouest de l'État, près de la ville d'Evanston, petit centre de 150 habitants.

17-c *L'Eau sucrée*: Aujourd'hui *Sweetwater River*, Wyoming, coulant depuis la ligne de partage des eaux, — le *continental divide*, — vers 109° 10' long. ouest, et se déversant dans la North Platte.

17-b *South Pass*: col des Rocheuses, à travers le *continental divide*, près de l'endroit nommé aujourd'hui *South Pass City* (Wyoming) et comptant 25 habitants en 1963.

18-a *Talles*: en France, la talle est plutôt l'ensemble des pousses formant une touffe autour de la tige principale. Dans l'acception canadienne-française, qui est à retenir, c'est une colonie parfois considérable d'une espèce. Ex. Talles de fraises, talles de framboises, talles d'aulnes.

18-b *Absinthe*: du même genre que la véritable absinthe (qui est l'*Artemisia Absinthium*), l'espèce citée, propre aux régions désertiques du sud-ouest des États-Unis, est connue sous le nom de *sage-brush* (*Artemisia tridentata*).

19. Plus exactement, Mgr Magloire Blanchet était évêque des diocèses de Walla-Walla, Colville et Fort-Hall. (Voir note 3 supra).

20. Aujourd'hui *Green river*, Wyoming. Cette rivière, de l'ouest de l'État de Wyoming, prend sa source dans les *Green river Mountains* (alt. 10,175 pieds) et coule depuis les environs du 43° 20' lat. N. jusqu'au 41° 21' lat. N.

21. Les *liards* sont des peupliers (*Populus*). Le *Populus Fremontii*, des forêts ripariennes de l'ouest des États-Unis et notamment de la Californie, a les mêmes exigences que notre liard (*Populus deltoides*) ou peuplier du Canada.

22-a *La Bourbeuse* (*Muddy Creek*): j'ignore si le nom *La Bourbeuse* est une traduction de *Muddy Creek*, qu'emploie également Godfroi Rousseau, ou une appellation des voyageurs canadiens-français de l'époque, qui furent les auteurs de la plupart des toponymes de ces ré-

gions. *Muddy Creek* coule dans le sud-ouest du Wyoming au nord de Fort Bridger. La carte accompagnant la narration du voyage de l'évêque de Walla-Walla (*Rapport sur les missions du diocèse de Québec*. No 9 mars 1851, voir note 3 *supra*) nomme ce ruisseau la *R. Boueuse*. b) *Fort Bridger*: voir note 17.

23-a *Fort-Hall*: le poste le plus méridional de la Compagnie de la Baie d'Hudson, dans le territoire de l'Orégon, aujourd'hui inclus dans *Fort Hall Indian Reserve* de l'Idaho. Vers 112° 20' W. et 43° N., près du confluent des rivières Port-Neuf et Snake, et de la présente ville de Pocatello, Idaho. Construit en 1832, c'était la "porte de l'Orégon".

23-b *Rivière à l'Ours*: aujourd'hui *Bear River*, dans le sud-est de l'Idaho.

23-c *Les Serpents*: aujourd'hui *Snake Indians*, déjà nommés *gens du Serpent* par La Vérendrye (1742) et de même par Lewis et Clark dans leur relation rédigée en anglais (1806). Rameau le plus septentrional de la grande famille Shoshoni (à laquelle appartiennent les Comanches plus au sud). Occupant alors les régions situées à l'est de l'Etat d'Oregon et à l'ouest de l'Idaho.

24. *Les Canadiens*: entendons par ce mot les Canadiens français, qui furent les premiers voyageurs de toute la région et les premiers employés des postes de traite. Certains servirent de guides aux explorateurs américains, notamment Lewis et Clark (1804-1806).— *Les Créoles de Saint-Louis*: Saint-Louis, Missouri, comptait une population de Français sans liens de parenté avec ceux de la vallée du Saint-Laurent, mais on y trouvait aussi des coureurs des bois du Canada français.— *Les Iroquois* de la région des Grands Lacs (États-Unis et Canada), tôt acculturés, parlant français ou anglais outre leur langue, habitués à la vie des bois et aux tractations avec les autres bandes amérindiennes (car ils furent de tout temps des marchands et des intermédiaires), se mirent fréquemment au service des compagnies de traite.— *Les Américains*: le mot, employé dans le sens canadien-français, désigne ici strictement la population anglo-saxonne des États-Unis, alors confinée à l'est du Mississipi.— *Les métis*: à l'époque, sont surtout des descendants des coureurs des bois canadiens-français qui ont épousé des Indiennes à "la façon du pays", — c'est-à-dire sans lien légal ou religieux. Des métis descendent aussi d'Écossais et d'Anglais au service des compagnies.

25. *Cut-off*: expression dialectale, plutôt anglo-américaine, ici l'équivalent de *short-cut*. Ce raccourci, le *Sublette cut-off*, réduisait de près de la moitié cette partie du trajet.

26. La *Port-Neuf*: aujourd'hui *Port Neuf river*, dans le sud-est de l'Idaho.

27. *Terre Blanche (Soda Spring)*: l'ancien nom français est disparu, mais on a gardé celui de *Soda Spring*: aujourd'hui une ville de 2,500 habitants dans le sud-est de l'Idaho.— *Les Montagnais*: Sans doute les coureurs des bois canadiens-français ou leurs enfants métis habitant la montagne. D'autre part, ce nom se donne à des bandes amérindiennes sans relations avec les Montagnais de l'est.

28-a Pour *Fort-Hall* et M. Grant, voir notes 23 et 15 *supra*.

28-b *Rivière Serpent*: aujourd'hui *Snake river*, Wyoming, près de Jackson. Sa source se trouve dans le Grand Teton National Park, vers 43° 30' lat. N. Nom dérivant sans doute de celui de la tribu de ce territoire, à moins que ce ne soit l'inversé. (Voir note 23-c *supra*).

29. *Les Cayouses*: une tribu de la famille linguistique waiilatpuane (*Cayuse* en anglais) occupant primitivement le territoire à la tête des rivières Walla-Walla et Umatilla, la réserve de Grande Ronde et la rivière des Chutes, aux confins des États d'Oregon et de Washington. Bande étroitement apparentée aux Walla-Walla et aux Nez-Percés avec lesquels ils se fusionnèrent pratiquement. En 1851, il ne restait pratiquement plus de Cayouses de race pure. — Sur Walla-Walla, voir note 5-b *supra*.

30. Sur M. Brouillet, voir note 9-b *supra*.

31. Ne pas confondre l'*Ile de Vancouver* et la *ville de Vancouver*, en Colombie britannique, Canada, avec le vieux *Fort Vancouver* du territoire de l'Orégon, situé beaucoup plus au sud, dans l'estuaire de la rivière Columbia, six milles en amont de l'affluent de la rivière



Willamette. Fort Vancouver est devenu simplement *Vancouver*, État de Washington, en face de Portland. Le Fort Vancouver, de la H.B.C., a été construit en 1824-1825 par le Dr John McLoughlin. Territoire considéré britannique jusqu'au traité de 1846. Le Fort Vancouver reste néanmoins administré par la H.B.C. jusqu'à ce que l'armée américaine en dispose en 1860. En 1847, Peter Skene Ogden remplaça le Dr McLoughlin comme gérant du fort. Nommé parfois *Fort Columbia* dans les vieux écrits.— Dans le présent travail, le nom *Vancouver* désigne le Fort Vancouver de l'Orédon, sauf quand il est question de Mgr Demers, évêque de l'île Vancouver.— Godfroi Rousseau écrit souvent *Vancour*, au lieu de *Vancouver*, sans doute sous l'influence de la prononciation des anglophones de la région.

32. *Rivière Boisée*: aujourd'hui *Boisé river* ou le plus souvent *Boise river* (prononcé localement *boicé* et souvent *boys* ailleurs aux États-Unis).— *Fort Boisée*: aujourd'hui *Boise*, capitale de l'Idaho (35,000 habitants). Le Fort Boisé (que Godfroi Rousseau écrit *Fort Boisée*, d'après le nom de la rivière), a été construit en 1835 par la H.B.C. sur la rivière Serpent (Snake river), quelques milles en aval de la rivière Boisée. La H.B.C. dut abandonner ce fort par suite des hostilités des Indiens en 1855. Les murs et bastions étaient construits en adobe et la H.B.C. cultivait une étendue de trois milles carrés autour du fort.

33-a *Banaks*: Une division des Serpents. Le mot s'écrit surtout *Banac*, *Banacks* et *Bannock*. Ce mot vient de *Panaiti*, le nom que se donnent ces indigènes, mais il a sans doute subi l'attraction du mot *bannock*, désignant le *pain*, dans des dialectes gaéliques. Le mot, transporté en Amérique par les commerçants de fourrure écossais, a donné naissance à *banic*, désignant chez les forestiers canadiens le pain fabriqué dans des campements. Les *Bannocks* sont de la famille Shoshoni. A l'époque, ces indigènes occupaient la partie de l'Idaho et du Wyoming située entre les 42° et 45° lat. N. et le 113° de longitude ouest et la chaîne principale des Rocheuses. Godfroi Rousseau écrit qu'ils "vivaient de chasse et de racines". Effectivement c'était l'une des bandes primitives de l'ouest vivant encore en grande partie de cueillette.

33-b *Les Serpents*: voir note 23-c supra.

33-c *Les Digueurs*: ce nom ne dérive pas de *digue*, mais de l'anglais *digger*, "celui qui creuse", allusion au fait que ces indigènes vivaient de cueillette ou d'agriculture. Ce nom s'appliquait à un grand nombre de tribus de l'ouest vivant de racines et appartenant à une douzaine de familles linguistiques différentes.

34-a Des Indiens ne portaient alors, pour tout vêtement, en été, que le pagne, une simple bande d'étoffe ou de cuir passant entre les cuisses et attachée à la ceinture, en avant et en arrière.

34-b Le siffleux ou marmotte du Canada (*Marmota monax canadensis*), qui se rend jusqu'à l'Alberta et au Minnesota, est remplacé sur la côte du Pacifique par une autre sous-espèce (*Marmota monax petrensis* ou marmotte brune de la Colombie britannique) et deux autres espèces de marmottes (*Marmota flaviventris avara* ou siffleux pâle à ventre jaune, et *Marmota caligata cascadenis* ou siffleux des Monts Cascades). On réunissait quelques peaux qu'on attachait à la ceinture en guise de tablier.

34-c *Mittas* que l'on écrit plutôt *mitasse*. Consiste en de longues guêtres de cuir ou de tissu, couvrant les jambes et les cuisses. Les costumes des Indiens avaient généralement des manches et des jambières amovibles. Les mitasses et le pagne tenaient lieu de pantalon. Le mot *mitasse*, relevé chez les Hurons de Lorette, par le père Potier, en 1743, désignait la partie inférieure de la cuisse du poulet, etc. Dans le parler canadien-français, s'applique parfois à de grosses mitaines, par suite d'analogie phonétique. C'est un mot d'origine algue et chez les Montagnais-naskapi de la Côte Nord, aux environs de Mingan, un bas se dit *mittas* (prononcé *mitasse*) et la paire de bas ou les bas, *mittasha*.

34-d *Peaux passées*: D'après le *Dictionnaire de Trévoux* (édition de 1771), "Passer, parmi les teinturiers, c'est mettre les laines, les soies ou les étoffes qui en sont fait [sic] dans des cuves avec des drogues et les ingrédients qu'on emploie pour la teinture". Dans le

*Dictionnaire de l'Académie* (1884): "Passer signifie aussi préparer . . . certaines choses comme cuirs, étoffes . . .". Littré (1889): "Soumettre à l'action de . . . Ex. Passer les peaux en blanc: les blanchir".

35-a *Saumon du Pacifique*: voir note 41-b *infra*.

35-b *Sol*: D'après le *Dictionnaire de Trévoux* (1743), *sol* doit se prononcer *sou*,, sauf dans une expression donnée. J'ignore ce qu'il en était au Canada à l'époque de Godfroi Rousseau. Depuis les environs de 1834 et jusqu'en 1852 au moins, on émit au Canada des pièces de monnaie bilingues de "deux sous — 1 penny" et "d'un sou — half penny". En 1858, apparaissent les "cents" (pièces de 20, 10, 5 et 1 cents). L'émission suivante, en 1870 en comprenait de 1, 5, 10, 25 et 50 cents. Le "cent" (féminin dans le parler canadien-français) valait 20 p.c. de plus que le sou, d'où l'expression, qui n'est pas encore disparue, "un trente sous" pour "un vingt-cinq cents".

36-a *Cerises* . . : Les principales espèces que l'on peut considérer sont: *Prunus demissa* (Western Chokecherry), *Prunus Besseyi*, *Prunus emarginata* (bitter cherry), *Prunus melanocarpa* (Black western chokecherry), sans compter les *Prunus* à gros fruits, qui sont des prunes.

36-b *Poires*, plus probablement la plante que l'on nomme habituellement *petite poire* (*Amelanchier*) dans le Québec, de la même famille que la poire du commerce, mais aux fruits forts différents, consistant en une baie rouge minuscule de la taille d'une cerise à grappe. Les *poires* de Champlain et Lescarbot sont également des baies d'*Amelanchier* et il en était probablement de même pour les *poires* de Jacques Cartier. (Voir Rousseau, Jacques, *La Botanique canadienne à l'époque de Jacques Cartier*. Contrib. Lab. Bot. Univ. Montréal, No 28, 1937 et *Annales de l'ACFAS*, 3: 151-236. 1937) Les *poires* de l'ouest sont surtout les fruits de l'*Amelanchier alnifolia*, nommés *saskatoon* dans la prairie canadienne (d'où le nom de la ville de *Saskatoon*), — et que les chasseurs de bison ajoutaient fréquemment à leur pemmican, — et ceux de l'*Amelanchier canadensis*, une espèce du Québec, présente également dans le nord-ouest des États-Unis.

36-c *Tournesol*: nommé aussi *grand soleil* dans le Québec (*Helianthus annuus*), produit des graines oléagineuses que l'on mangeait aussi sans apprêt dans l'ouest du pays et dont les Hurons tiraient une huile employée dans l'alimentation et pour lubrifier la chevelure. (Voir notamment Rousseau, Pierre Boucher, *naturaliste et géographe*, pp. 262-401 de l'*Histoire véritable et naturelle* . . . de Pierre Boucher, édition de Boucherville, 1964). Sur les plantes indigènes consommées par les indigènes de l'Amérique du Nord, voir notamment Yanovsky, Elias. *Food plants of the North American Indians*, U.S.A. Dep. of Agric. Miscellaneous Publication No 237, Washington 1936).

36-d On accuse souvent les indigènes de *fainéantise* ou d'*imprévoyance* parce qu'ils ne profitent pas comme nous le voudrions des ressources naturelles qui les entourent. Ce en quoi nous avons tort fréquemment. Il ne suffit pas qu'un bien existe pour en tirer partie: il faut d'abord que le trait s'intègre dans la culture. Je doute fort que les Esquimaux deviennent spontanément des mangeurs de laitue. A moins qu'on ne fasse intervenir des "principes", le lait a peu de chances de devenir une boisson dans les pays vinicoles. Les Esquimaux et les Montagnais, même en temps de disette, ne pêchaient pas la morue en mer, pourtant à portée de main. Sur le plan psychologique, la découverte par eux de la pêche de ce poisson aurait été un événement aussi important que plusieurs "découvertes" européennes, celle du continent américain ou de l'utilisation de la houille, par exemple. Les Amérindiens, très souvent, ne conservaient pas de provisions pour la saison creuse parce qu'ils ignoraient comment procéder et surtout parce que la vie nomade ne permet aucune accumulation de biens. Quand la "conservation des vivres" est un trait absent d'une culture, il est vain d'invoquer la fainéantise. L'analyse de la conduite des Blancs, avec les normes employées pour juger les indigènes, révélerait chez nous, à l'occasion, de l'imprévoyance, de la fainéantise et de la légèreté. C'est d'ailleurs là souvent le jugement des indigènes.

37-a *Cabri*: C'est l'*Antilocapra americana americana*, auquel il faut conserver en français le nom de *cabri*, donné par les anciens coureurs des bois canadiens-français. Sous la forme *cabril*, il se trouve déjà dans le journal de Pierre-Antoine Tabeau (publié notamment par B.C. Payette dans *The Oregon country under the Union Jack*, pp. 285-520. Pour référence, voir note 2 *supra*). Le nom lui vient d'une certaine analogie avec la chèvre domestique. Ne pas confondre avec la chèvre des Montagnes Rocheuses (*Oreamnos americanus*), dont il existe trois sous-espèces dans le Yukon, la Colombie britannique, et l'Orédon, tel que délimité à l'époque de Godfroi Rousseau. (Sur les mammifères canadiens, voir Anderson, R. M., *Catalogue of Canadian recent mammals*, Nat. Mus. of Canada, Bull 102, 238 pp., 1947. D'abord daté par erreur 1946).

37-b Le cheval, vu sur l'angle paléontologique, vient d'Amérique. Nos espèces sauvages, rencontrées probablement par les hordes mongoliques, parvenues en Amérique il y a plus de 20,000 ans, sont disparues toutefois depuis des millénaires. Seules subsistent les espèces déjà parvenues dans le vieux monde depuis fort longtemps. Les chevaux européens des Espagnols, perdus dans la plaine semi-désertique du sud des États-Unis, ont donné naissance aux bronchos qui se multiplièrent par la suite jusqu'à l'entre-deux-guerres. Avant de monter le cheval, l'Amérindien de la Prairie employait le travail tiré par un chien. L'acquisition du cheval (par domestication des bronchos ou autrement) lui permit d'étendre son activité. La bête devint alors un signe de richesses. Des tribus athapascanes ou autres (les Navajos, les Apaches, même les Serpents dans le nord-ouest des États-Unis) devinrent fréquemment des bandes de pillleurs. Dans la culture de ces ramasseurs et chasseurs, devenus éleveurs, le "vol" du cheval était la technique normale d'acquisition. Trait essentiellement condamnable, dira-t-on; mais dans notre propre culture, l'homicide devient une vertu à la guerre. Guerre de défense ou non, juste ou non, ce n'est pas le soldat qui en décide et le chef a la conscience qu'il faut permettant de s'en laver les mains. Il suffisait de prétendre (ou mieux de constater) que le Blanc s'emparait du territoire de l'indigène, pour qu'on le décrète hostile et que la prise de ses biens devienne légitime butin.

38-a *Rivière Malheur*: rivière de l'est de l'Orédon (aujourd'hui *Malheur Riv.*), passant près de Payette, une ville de l'Idaho.

38-b *Rivière Brulée*: aujourd'hui *Burnt River*, dans l'est de l'Orédon, près de la frontière de l'Idaho, vers 44° 30' lat. N.

38-c *Montagnes Bleues*: aujourd'hui *Blue Mountains*, chaîne de montagnes de l'Orédon (direction S.-O., N. E.) que traverse l'*Oregon trail*. (Voir carte de p. 468, R. H. Brown, *op. cit.*, note 2 *supra*).

39-a *Grande Ronde*: Cette vallée, que Godfroi Rousseau, nomme également "le Grand Rond", dans un passage ultérieur, est, suivant R. H. Brown, p. 466, *op. cit.* notre 2 *supra*, "a customary gathering place for Indian tribes". On écrit souvent *Grand Ronde* aujourd'hui pour la vallée et la rivière qui y coule. *L'Oregon historical Quarterly* toutefois s'en tient surtout à l'appellation originale *Grande Ronde*. La rivière *Grande Ronde* qui va se jeter dans Snake River au 46° lat. N., a sa source dans les Blue Mountains, à l'endroit nommé *La Grande*. Cette ville, de 9,000 habitants, située dans l'Oregon, entre Burnt River et Umatilla River, semble tirer son nom du vieux toponyme canadien-français.

39-b *Pins et épinettes rouges*: Plusieurs espèces de *Pinus* et *Larix*, différentes de celles de l'est, quoique étroitement apparentées souvent.

40. *Rivière Umatilla*: un affluent du fleuve Columbia, près de Walla-Walla.— *Cayouses*: voir note 29 *supra*.

41-a *Chasse du buffle*: voir note 12 *supra* et art. *Buffalo* du *Handbook of N. A. Indians* (référence, note 5-b *supra*).

41-b *Pêche au Saumon*: le saumon du Pacifique (*Onchorynchus*, quelques espèces) différente du saumon de l'Atlantique (*Salmo salar*). Cette pêche est très importante en Orédon et une rivière de cet État se nomme *Salmon River* et la bande shalish qui l'habite, *Salmon River Indians*.

41-c *Camace*: populairement *camas* dans l'ouest des États-Unis. Deux espèces, *Quamasia quamash* (common camas) et *Quamasia leichlinii* (voir Yanovsky, *op. cit.* et Handbook *op. cit.*, art. "Roots" et "Camas"). Nommé parfois, mais improprement, *pomme blanche* et *pomme de prairie* par les anciens voyageurs canadiens-français.

42. *Cahous*: la "racine blanche" des anciens voyageurs canadiens-français (d'après le Handbook, *op. cit.* art. "Roots" et "Kouse"). Plantes de la famille des Ombellifères et du genre *Cogswellia* (autrefois *Peucedanum* en partie). On en trouve une cinquantaine d'espèces dans les Rocheuses. (Voir Yanovsky, *op. cit.* note 36 *supra*). Avec le *camas*, l'une des plantes de cueillette les plus importantes de l'Orégon.

43. *Buffle*: bison. Voir note 12 *supra*.

44-a *McBean*: Voir note 60 *infra*.

44-b *Vancour*: Fort Vancouver. (Voir note 31 *supra*).

44-c *Wallamet*: ce nom, sans doute influencé par celui de Walla-Walla (situé plus haut sur un affluent du Columbia) doit s'écrire *Willamette*, ou du moins il s'écrit ainsi aujourd'hui. A l'époque de Godfroi se rencontraient les deux versions. La vallée de Willamette, où se trouve aujourd'hui la ville de Portland, débouche dans la partie inférieure du fleuve Columbia, en face du Fort Vancouver. Le Columbia coupe la chaîne des Monts Cascades et la chaîne Côtière.

44-d *Walla-Walla*: Voir note 5-b *supra*. Mgr Blanchet et Godfroi Rousseau avaient devancé de trois jours l'abbé Brouillet, laissé à Fort-Hall, après l'étape du 7 août. Voir fin du journal du 7 août 1847 et début du journal du 9 septembre, *supra*. Voir également (*infra*), journal de la fin de septembre 1847 (Walla-Walla).

45-a *Berge*: *barge* et *berge*, désignant une embarcation, sont tous les deux français, le premier datant du XI<sup>e</sup> siècle, le second du XV<sup>e</sup>, et ils dérivent de *barca*. La forme *barge* me semble plus fréquente au Canada français.

45-b M. Grant. Voir note 15 *supra*.

45-c Frère Blanchet, o.m.i. Voir note 9-b *supra*. Ne pas confondre avec les abbés Blanchet, devenus tous deux évêques en Orégon (voir notes 3 et 5 *supra*).

45-d *Canaques des îles Oahu*: les Canaques sont les habitants de la Polynésie. On en employa fréquemment autrefois sur la côte du Pacifique.— *Îles Oahu*: c'est-à-dire les îles *Hawaii*, nom que l'on a écrit aussi *Owhyhee*. Plus exactement l'archipel *Sandwich* ou *Hawaii*, comprenant plusieurs îles, notamment la plus grande, *Hawaii* (écrit autrefois *Avahi*); la seconde en étendue, *Mauï*; la troisième en étendue, mais la plus peuplée, *Oahu*, où se trouve la capitale *Honolulu*.

45-e *Iroquois*: Voir note 24 *supra*.

45-f *Bout de berge*: comme *bout de canot*, expression propre aux voyageurs canadiens-français et désignant les "navigateurs" des deux extrémités de l'embarcation.

46-a *Portage*: Dans le parler canadien-français, *portage* a deux acceptions principales: 1) Sentier (en anglais *trail*) tracé dans la forêt pour éviter des rapides ou relier des cours d'eau, et où l'on transporte des charges sur le dos (habituellement le canot et son contenu). — Ce n'est donc pas simplement un "sentier tracé par les castors", comme le veut le *Glossaire du parler français au Canada*. Par extension, *portage* désigne également des routes primitives pour voitures, qui sont souvent des élargissements d'anciens sentiers. De longs portages traversaient de grandes étendues du pays, dépourvues de cours d'eau appropriés. Ainsi, le *portage de Témiscouata*, dans le pays des Malécites, entre le Saint-Laurent et le Maine et le Nouveau-Brunswick; le *Mohawk trail*, en Nouvelle-Angleterre; le *portage de l'Orégon* (*Oregon trail*), nommé aussi chez les vieux voyageurs, *route de l'Orégon*, et qui traversait la moitié du continent; le *Grand Portage*, mettant en communication le Lac Supérieur et la Prairie, et que Léo-Paul Desrosiers a décrit de façon si réaliste dans *Les engagés du Grand Portage*.

2) Transport de charges sur le dos dans un portage. Ex. Le *portage* des canots. Pour désigner la même action, on emploie aussi au Canada français *portageage*. Le feuillet No 12 de l'Académie canadienne-française ne consigne que le second sens: "Dans la langue de nos voyageurs, le *portage* désignait exclusivement le transport d'un point d'eau à un autre d'une embarcation munie de tout le fourniment nécessaire à la vie au grand air". Autrement dit, au Canada français, *portage*, dans l'acception de *transport* (ce que je crois sous-entendu), ne s'emploie que dans les limites précitées. Cette définition, incomplète, ne prétend donc pas éliminer l'autre sens, celui de "sentier". Furetière (*Dictionnaire universel*, 1727) mentionne l'expression *faire portage*: "Porter le canot par terre, avec ce qui est dedans, pour passer les chutes d'eau qui se trouvent dans quelques fleuves tel qu'est celui de St. Laurens." Richelet (*Dictionnaire de la langue française ancienne et moderne*, 1728) ne mentionne qu'une acception: "Action de porter". Le *Dictionnaire de Trévoux* (1778) par contre rapporte les diverses acceptions suivantes englobant nos canadianismes. (a) Action de porter . . . (b) Portage est aussi un trajet que les coureurs des bois . . . de la nouvelle France, — à qui on accorde la traite avec les Sauvages qu'ils font ordinairement avec des canots, — sont obligés de faire à pied. (c) Faire portage c'est-à-dire porter le canot par terre . . . [comme chez Furetière] (d) On appelle aussi portage les endroits où sont ces chutes d'eau". Enfin, Littré (1878) retient entre autres les acceptions suivantes, qui nous intéressent présentement. "1er Action de porter . . . 4e Action de porter par terre le canot . . . [4-a]. Partie où, certains fleuves d'Amérique cessant d'être navigables, on est obligé d'interrompre la navigation et faire portage. Depuis Québec jusqu'à Montréal il y a tant de portages". L'exemple de Littré évidemment est géographiquement erroné.

46-b *Les Dalles*: aujourd'hui *The Dalles* (Oregon), 75 milles à l'est de Portland. (Ville de 10,000 habitants en 1963); centre agricole important (culture fruitière notamment). Le nom vient de la partie de la rivière, assez longue, débutant comme un véritable rapide, pour devenir ensuite un torrent impétueux coulant entre les rives étroites du canyon. C'est aux environs de Walla-Walla, un peu avant d'arriver aux Dalles, que se terminait le portage de l'Orédon (*Oregon trail*). (Voir le tracé sur la carte). Sur ce trajet, voir aussi: 1) *Voyage de l'évêque de Walla-Walla*. Rapport sur les Missions, Mars 1851, No 9, pp. 1-28. Accompanyé d'une carte. (Référence, Note 3 *supra*). 2) Brown, R. H., *op. cit.* carte de la page 468. (Référence, Note 2 *supra*). 3) Payette, B. C., *The Northwest*, carte de la p. 509. (Référence, Note 2 *supra*). 4) Mills, Nellie Ireton, *Edson Marsh on the Oregon Trail* (1852), in Payette *The Northwest*, (*op. cit.*) pp. 517-528.— 5) *Diary of Pierson B. Reading* [Oregon Trail, 1843]. In Payette, *The Northwest* (*op. cit.*), pp. 531-542. Ces deux derniers travaux nous renseignent sur la toponymie anglaise, tirée souvent de la toponymie canadienne-française, et qui commençait à se préciser alors.— Le rapide des Dalles a inspiré le drame épique de Félix-Antoine Savard, *La Dalle-des-morts*, 156 pp. Montréal (Fides), 1965.

47. *Faire marmite ou faire chaudière*: dans la langue des forestiers et coureurs des bois canadiens-français, signifie "mettre la marmite au feu".

48. *Poires et cerises*. Voir Note 36 *supra*.

49. Comme dans le Québec, baies de *Vaccinium* à fruits bleus. (Plusieurs espèces, dont certaines analogues à celles du Québec). Dans le Québec, l'ancien mot *bluet* — à peu près la seule forme employée autrefois, — est souvent remplacé aujourd'hui par *bleuet*. Par le fait même de son usage, ce dernier devient maintenant valable au même titre que la forme primitive *bluet*.

50-a *Saint-Paul de Wallamet*: aujourd'hui Saint-Paul (Oregon), situé quelques milles au sud d'Oregon City. Cette dernière ville ayant 8,000 habitants (1963) et située à 15 milles au sud de Portland, a débuté comme établissement de la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1829.

50-b *J'étais impatient de voir Sa Grandeur*: c'est-à-dire donner à Mgr Norbert Blanchet, archevêque de l'Orédon, de retour de son périple autour du monde, des nouvelles de son frère Magloire Blanchet, évêque de Walla-Walla, qui était de la caravane de Godfroi Rousseau.

50-c *Jouquer*: au Canada français, comme dans des parlars régionaux de France, s'emploie habituellement pour *jucher*. Dans le texte de Godfroi Rousseau, le mot signifie "mettre

*le joug*", un sens non consigné dans le *Glossaire du parler français au Canada* (Québec, 1930). Le mot *jucher*, signifiant *se percher*, dérive de *joug*.

50-d L'abbé Brouillet atteint donc Walla-Walla pendant l'absence de Godfroi Rousseau, arrivé quelques jours plus tôt et parti chercher des provisions au Fort Vancouver. (Voir aussi Note 44-d *supra*).

51-a *Rivière Yakima*: même nom aujourd'hui, État de Washington. La vallée de la Yakima (ayant pour principal centre Yakima, avec une population d'environ 40,000) est renommée pour sa production fruitière.

51-b *La bâtisse d'une cabane*: Au Canada français, une *bâtisse* est un immeuble (bâtiment de ferme, maison), souvent même un édifice de quelque ampleur. S'il désigne parfois l'action de construire, comme dans le texte de Godfroi Rousseau, cette acception doit être rare. Les mots *construction*, en français, et *building*, en anglais, de même, désignent tantôt l'action de construire, tantôt l'immeuble lui-même. La plus ancienne mention de *bâtisse* a été relevée dans un texte de 1701 seulement (Bloch et Wartburgh, *Dictionnaire étymologique de la langue française?*. Le *Dictionnaire de Trévoux* (1771) ne donne qu'un sens à *bâtisse*: "L'action de bâtir ou l'entreprise d'un bâtiment". Pour Littré (1873), la *bâtisse* est "ce qui dans une construction appartient à la maçonnerie. Une *bâtisse* solide. La neige bouche en dehors les vides de la *bâtisse*".

52. La graphie du nom du chef cayouse peut se lire *Taotoé*, *Yaotoé* ou *Jaotoé*. L'analyse graphologique favorise le choix du premier. Je n'ai rien trouvé sur ce personnage sauf la mention Tawatoé par Mgr Blanchet. (*Rapport sur les missions* . . . , 1851, pp. 1-28, *op. cit.* Note 3 *supra*).

53-a *Whitman*: Marcus Whitman, missionnaire presbytérien, établit une mission en 1838 à un endroit qu'il nomma *Waiilatpu* (aujourd'hui ville de *Whitman*, comté de Walla-Walla, Wash.). Fut massacrée en 1848 par les Cayouses. Cet événement est longuement relaté dans le *Journal* de Godfroi Rousseau. On essaya de l'imputer aux missionnaires catholiques. (Voir aussi Note 55 *infra*).

53-b Joseph Joset, né le 8 août 1810, à Courfivaire, canton de Berne, entré chez les Jésuites le 1er octobre 1830, ordonné à Fribourg le 19 septembre 1840. Arrivé à Saint-Louis, Miss., en 1843, il fut envoyé l'année suivante à la mission des Montagnes Rocheuses, dont il fut le supérieur général de 1846 à 1851. Il mourut à Desmet, Idaho, le 19 juin 1900. Il fut appelé "l'apôtre des Cœurs d'Alènes".

54-a *Spalding*: H. H. Spalding, missionnaire presbytérien, compagnon de Whitman. Il en est abondamment question dans *l'Oregon Historical Quarterly* (référence Note 2 *supra*).

54-b *Nez-percés*: le nom, dans les relations des vieux voyageurs français, s'applique à des tribus fort différentes. Depuis Lewis et Clark, au siècle dernier, désigne une bande des confins des États actuels de Washington, Oregon et Idaho, et dont le territoire se situe entre ceux des Cayouses et des Walla-Walla.

55. D'après le *Handbook of N. A. Indians* (cité *supra* note 5), une épidémie de variole qui emporta une partie importante de la tribu en 1847, fut attribuée aux missionnaires presbytériens. C'est en représailles et pour se défendre contre le maléfice qu'on tua Marcus Whitman et d'autres personnes. Jadis les Iroquois agirent de même et accusèrent le Père Jogues de les rendre malades en leur jetant des sorts: en effet, une épidémie s'était déclarée peu après l'arrivée du missionnaire. En pénétrant dans des bourgs indigènes, sans contact jusque-là avec les Blancs, les coureurs des bois et les missionnaires introduisirent à leur insu des maladies contagieuses. Trouvant un terrain vierge, celles-ci décimèrent la population. Le missionnaire n'était pas plus à blâmer que le coureur des bois, mais comme il occupait un rang dans la hiérarchie religieuse, il était normal que le primitif lui imputât des méfaits qui, dans une religion animiste, relèvent du pouvoir des shamans.

56. *Échelles protestantes*: on pourrait croire que le mot a le sens d'*échelles des valeurs, normes*, mais il n'en est rien. Il s'agit d'une représentation graphique (en anglais *protestant* ou *catholic ladder*) des grands événements de la religion depuis le début de l'humanité. L'abbé Blanchet (plus tard archevêque) a publié une "*Échelle chronologique et historique de la religion*". (Rapport sur la Mission . . . Québec, Nov. 5, 1843; cité note 3 *supra*). Aspect périmé de l'instruction religieuse aujourd'hui, ce schéma chronologique a joué autrefois un grand rôle dans les missions et mit aux prises protestants et catholiques. Le graphique ressemblait à une échelle. Il va de soi que dans les échelles protestantes, Luther, Calvin et Henri VIII prenaient place dans la ligne continue qui va d'Adam à nos jours en passant par le Calvaire, tandis que dans l'échelle catholique ils se situaient en marge du graphique.

57. *Wailatpu*: lieu de la mission de Whitman (aujourd'hui ville de *Whitman*) et qu'il nomma lui-même *Wailatpu* (voir note 53-a *supra*).

58-a *Gouvernement provisoire*: après un statut incertain et l'occupation conjointe par les Britanniques et les Américains, le territoire de l'Orégon devint américain en 1846 (voir introduction à la présente étude) et fut d'abord administré par un gouvernement provisoire, qui fonctionna jusqu'à la nomination du gouverneur Lane en 1849.

58-b Godfroi Rousseau a mal compris le problème. Donner des vêtements à un nécessiteux peut parfois indisposer ceux qui ne reçoivent rien et se considèrent justifiables d'un don. Mieux vaut vendre les hardes à un prix nominal (sans négliger à l'occasion des dons discrets). Des missions catholiques et des organismes laïques ont adopté cette attitude pratique.

58-c *L'évêque de Vancouver*: Mgr Modeste Demers (voir note 3 *supra*).

59-a *McBean et Ricard*: William McBean, bourgeois du poste de Walla-Walla de la H.B.C. Voir *supra*, journal de Walla-Walla, 12 sept. 1847 et *infra*, 10 juillet 1848. Voir aussi *Oregon Historical Quarterly, Index* 1941, p. 421.— R. P. Ricard: père Pascal Ricard, o.m.i. (voir note 9-b *supra*).

59-b *H.C.B.H.* Ce sigle, constamment répété dans les lettres de Godfroi Rousseau, et que j'ai habituellement remplacé par le nom au complet, signifie "l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson", traduction d'un nom, non officiel toutefois, désignant populairement la Compagnie. La Compagnie a été incorporée en 1670 sous le nom de "*The Governor and Company of Adventurers of England trading into Hudson's Bay*".

60. George Abernathy, gouverneur provisoire de l'Oregon, 1845-1849. Le premier gouverneur régulier du territoire, Joseph Lane (1801-1881), qui lui succéda, occupa le poste en 1849-1850 et de nouveau en 1853.

61. J'ignore si cette lettre a paru dans les journaux du Canada. Mgr Demers, qui l'aurait apportée, est parti pour la province de Québec, après le concile de la province ecclésiastique d'Orégon, qui s'est tenu du 28 février au 2 mars 1848. Il faudrait chercher dans les journaux canadiens parus quelques semaines plus tard.

62. *Ogden*: Peter Skene Ogden succéda au Dr John McLoughlin comme directeur du Fort Vancouver de l'H.B.C. (Voir note 31 *supra*). Ogden, d'abord au service de la Compagnie du Nord-ouest, devint après la fusion des entreprises un employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson. En 1826 et 1827 il explora pour celle-ci le pays des Indiens du Serpent, soit une importante partie de l'Orégon, au voisinage du Columbia. Une partie des pérégrinations de Godfroi Rousseau se déroulent dans cette région. Le journal d'Ogden a paru, avec d'importants commentaires, sous le titre de *Peter Ogden's Snake country Journal, 1826-1827*, The Hudson's Bay Record Society, Vol. 23, LXXI - 256 pp., 1961. (With an introduction by Dorothy O. Johansen, Reed College, Oregon).

63-a P. *Acolti*, s.j.: Michel Accolti, né à Popertino le 29 janvier 1807, entré chez les Jésuites à Rome, le 11 juin 1832, arriva au fort Vancouver vers le mois d'août 1844 et participa alors à la fondation d'une mission sur la Willamette. Supérieur de la mission Saint-

François-Xavier en 1845, il part en décembre 1849 pour la Californie, afin de poursuivre son apostolat auprès des chercheurs d'or. Supérieur de la mission des Montagnes Rocheuses de 1850 à 1854, il meurt à San Francisco le 8 novembre 1878.

63-b Mgr Norbert Blanchet.

63-c *Rivière Sableuse*: Découverte en 1792 par Broughton, de l'expédition de Vancouver, et nommée alors *Barings River*, probablement en l'honneur de la grande famille de banquiers anglais, dont un membre a été directeur de l'East India Company. En 1805, Lewis et Clark lui donnent le nom de *Quicksand River*. Entre 1845 et 1850, le nom s'est abrégé en *Sandy River*. J'ignore si le nom *rivière Sableuse* était habituel chez les Canadiens français de l'Orégon ou si c'est une traduction de Godfroi Rousseau. La route suivie par ce dernier a été longtemps connue sous le nom de *Barlow Road*. Une grande route suit aujourd'hui sensiblement le même parcours. (McArthur, Lewis A. *Oregon geographic names*).

64. Voir note 24 *supra*.

65. *McKoy*: Thomas McKay, un membre de l'expédition Gilliam.

66. *Mont Hood*: mont de 18,000 pieds dans le massif des monts Cascades (Oregon).

67. *Plaquer*: dans la langue des coureurs des bois, marquer des arbres à la hache pour servir de points de repère. Un *plaqué* est un sentier, marqué d'espace en espace de plaques.

68. *Rivière des Chutes*: aujourd'hui *Deschutes river* (Washington, près d'Olympia). D'anciennes publications en langue anglaise écrivent parfois *Shutes River* (fide *Oregon Historical Quarterly*, Index 1941).

69. Les sauvages comptent parfois des menteurs parmi eux et j'ai eu dire d'autre part qu'on ne croyait pas tous les Blancs "à la première parole". Souvent, des primitifs qui ne connaissent pas notre langue répondent tant bien que mal à des questions mal comprises. Il leur arrive aussi de changer d'idée quand, après considération, ils découvrent des solutions mieux défendables. La psychologie du Blanc, enfin, n'est pas celle de l'Amérindien. Ce dernier accuse le Blanc de mentir quand il énonce des faits qui s'avèrent ultérieurement faux. Si je dis "Je viendrai l'an prochain" et que je ne reviens pas, ou bien si j'affirme "qu'il pleuvra demain" et qu'il ne pleut pas, j'ai énoncé ces idées à la légère et des indigènes m'accuseront d'avoir menti.

70. *Wasko*: une bande chinook de la région des Dalles, sur la rive sud du Columbia. On écrit aussi, *Wasco*, *Wascopum*, *Waskopam*, *Woscopom*, etc. *Waskopom*: tel qu'employé par Godfroi Rousseau est le nom des Dalles dans le dialecte chinook.

71. Tout de même mon oncle! Et votre mère qui besogne péniblement et vos trois sœurs qui ont fait vœu de pauvreté et se vouent aux pauvres et les saintes femmes qui suivent le Christ au Calvaire, servant en quelque sorte la première messe, pendant que les apôtres et les disciples se cachent! Elles aussi, sans doute, ne sont bonnes qu'à "faire des femmes".

72. Il est bien connu que "l'amour des beaux habits et des fanfreluches" est un trait typique des populations primitives. Témoins, les ambassadeurs, les académiciens et les ministres chamarrés, les généraux et amiraux à plumets, les universitaires à toge et hermine, les dignitaires ecclésiastiques depuis l'époque constantinienne, les gens bien du quartier ouest, fagotés dans un smoking trop étroit qui n'avait pas prévu leur ascension sociale, les étudiants en cravate blanche, resplendissants de succès dans un habit loué (de \$9.00 à \$15.00 suivant l'abondance des trous de mites) pour le bal de la faculté!

73. *Oregon City et Saint-Paul*: Voir note 50-a *supra*.— *Les Sœurs de Notre-Dame*. Voir note 91 *infra*.

74. *Portland*: En 1829, Étienne Lucier, jusque-là employé de l'Hudson's Bay Company, s'installe pour quelques années à l'endroit où s'élèvera plus tard Portland. En 1842, William Johnson, un matelot, s'y retire avec sa famille et y construit la première maison. En 1844, le général A. L. Lovejoy et F. W. Pettygrove obtiennent une concession d'un mille carré à cet



endroit. Venant de Boston et de Portland (Maine) respectivement, ils comptent donner à l'établissement le nom de l'une de ces villes: le tirage au sort décide en faveur de Portland. Dès 1846, le nom Portland fait son apparition dans les journaux. La fondation légale de la ville date de 1851, alors que la population est de 821 habitants.

75. *Linton*: La ville de *Linton* débute en 1844. Incorporée en 1910, elle fait partie depuis le 8 juillet 1915 de la cité de Portland.

76. *Indiens des Cascades*: ce sont les *Wallala*, de la famille chinook, vivant sur le Columbia, à mi-chemin entre les Dalles, en amont, et les Cascades; les cascades des dalles ont donné leur nom à la chaîne de montagnes coupée par ce fleuve. Ces Indiens, nommés aussi *Cascade Indians*, ne doivent pas être confondus avec le *Cascade People*, un village ojibway du Sault Ste-Marie, nommé également *Pawating*.

77. Croire que c'est un mauvais précédent est méconnaître une caractéristique psychologique de ces peuplades. Le don d'une torquette de tabac ou d'une pipe de plâtre joue en quelque sorte le rôle de notre poignée de main. Un geste purement social et non un engagement. Ne pas se conformer à cet usage, par contre, devient un geste d'indifférence, parfois même de mépris ou d'hostilité.

78. *Jargon chinook* ou *chinook*: langue véhiculaire (comme le swahili en Afrique) servant au commerce et aux opérations intertribales de la côte du Pacifique entre la Californie et l'Alaska. Cette langue composite comprend un fond important tiré du chinook (région du fleuve Columbia), des éléments de *nootka*, de *salish* et d'autres langues indiennes, et des mots français, anglais et peut-être russes, retenus des employés des compagnies de traite, mais fortement modifiés. De ce jargon rudimentaire, Gibbs a relevé environ 500 mots en 1863: 221 mots chinook, 24 *nootka*, 94 français, 67 anglais, 79 d'autres langues. En 1864, Eels compte 740 mots: 198 chinook, 23 *nootka*, 153 français, 570 anglais, 138 d'autres langues. (Voir *Handbook op. cit.* note 5 *supra*.)

79. Voir note 56 *supra*. *L'échelle catholique*, composée par Mgr l'Archevêque d'Oregon City, est sans doute celle dont il est question aux notes 3 et 56 *supra*.

80. Pour comprendre le passage, il faut savoir qu'en pays non organisé chacun devient maître de poste à l'occasion. Maintes fois, j'ai transporté le courrier dans les solitudes nordiques du Québec: comme les occasions sont rares, il nous arrive de transporter les lettres qui nous concernent.

81. L'hospitalité des postes de la Compagnie de la baie d'Hudson, jusqu'à la clôture de l'ère ancienne de l'exploration, vers 1950, était proverbiale. Dans la forêt vierge et la toundra, l'absence d'hospitalité, habituellement, aurait indiqué une hostilité marquée de la part des gérants ou de leurs supérieurs.

82. *Il laisse acculer sa voiture*. Le verbe n'est pas dans le *Glossaire du parler français au Canada*. *Acculer* à la chasse, signifie "pousser la bête dans un lieu sans insu". Nous avons surtout retenu le sens figuré. Le *Dictionnaire de Trévoux* (1771): "*S'acculer*. On dit encore vulgairement qu'un cheval s'accule lorsqu'il s'abandonne sur sa croupe, lorsqu'on l'arrête ou qu'on veut le faire reculer". W. Von Wartburg (*Französisches Etymologisches Wörterbuch*): "Cheval qui se cabre de façon que la croupe touche par terre". Cet auteur cite d'autre part le mot *acculoire*: "(Canadien). Qui sert à soutenir le cheval en reculant". Ce sens est déjà consigné dans le *Glossaire du parler français au Canada* et proviendrait de la Normandie. "Il laisse acculer sa voiture" signifierait alors probablement: "s'embourber jusqu'aux moyeux". A moins que ce mot ne veuille dire ici "*reculer*". En effet, nous avons dans le parler canadien-français d'*arculons* ou d'*aculons*. Ex. "Les poulains veulent pas marcher d'*arculons*". (*Glossaire, op. cit.*)

83. *Traités*: c'est-à-dire que nous avons troqués, que nous avons obtenus en échange. *Dictionnaire de Trévoux* (1771): "Se dit encore pour faire le commerce. Traiter des nègres, des castors. On dit mieux *faire la traite*". Littré (1873): "Faire une opération de vente. Nous avons traité . . . environ mille peaux de loutre".

84. *Saules*: nombreuses espèces de *Salix*. Plusieurs sont caractéristiques des zones ripariennes des rivières, sur la côte du Pacifique comme dans le Québec, et couvrent souvent de grandes étendues (forêts ou bocages ripariens) sous le haut niveau normal des cours d'eau.

85. *Chênes*: nombreuses espèces de *Quercus* sur la côte du Pacifique, différentes de celles du Québec.

86-a "*Chantent leur chanson*". Les shamans, quand leur vocation leur est révélée par des esprits, reçoivent habituellement une chanson (souvent secrète), qui leur est personnelle. Chez les Algiques du nord-est de l'Amérique (les Mistassins par exemple), le shaman la chante quand il est seul, quelques minutes avant la cérémonie de la tente tremblante. Une chanson, également personnelle, mais non secrète, est également récitée par les officiants de la *suerie*. (Voir Rousseau; *Rites païens de la forêt québécoise: la tente tremblante et la suerie*, Cahiers des Dix, 18: 129-155. 1953).

86-b "*Il est à peu près certain qu'il y a quelque chose d'extraordinaire*"; mais cet "extraordinaire" ne résiste pas à une analyse objective!

87-a *Père Lampfrit*: le père Honoré-Timothée Lampfrit, o.m.i., né à Lixheim (France) le 24 janvier 1803, parti pour le Canada en 1847, devint missionnaire à Victoria, île de Vancouver, en mars 1849. C'est dans la petite maison bâtie pour lui par l'Hudson Bay Company que s'installa Mgr Modeste Demers, quand il prit possession de son diocèse le 5 septembre 1849. (O'Hara, Edwin V. *Catholic History of Oregon*, 3e ed. 1925. Catholic Book Co. Portland, Oregon). Le père Lampfrit quitte les Oblats en 1853 et la même année nous le retrouvons en Californie.

87-b Son frère, l'abbé Zéphirin Rousseau. Voir note 4 *supra*.

87-c *M. Buchanan*: James Buchanan (1791-1868), secrétaire d'état des États-Unis (1844-1861), quinzième président des États-Unis (1856-1861). Abraham Lincoln fut élu en 1860 pour lui succéder.

87-d Le gouverneur Joseph Lane. Voir note 60 *supra*.

88-a Léon Rousseau, devenu plus tard prêtre et curé de Montmagny. Voir note 4 *supra*.

88-b *Père Getz*: Antoine Goetz, né à Altkirch, Alsace, le 12 mars 1813, entré chez les Jésuites le 27 mai 1835, arrivé à la mission des Montagnes Rocheuses en 1847. Après un an en Colombie Britannique, il missionna en Idaho, puis fut envoyé dans la nouvelle mission de Californie en 1851. Mort à Santa-Clara, Calif., le 12 avril 1882.

*R. P. Chirouze et Pandosy*: Voir note 9-b *supra*.

89-a Sur les missions des Jésuites en Orégon à l'époque, voir Bishoff et Schoenberg (ouvrages cités à la note 9-b *supra*).

89-b *Sœurs de N. D.*: Voir note 91 *infra*.

89-c *Yakamas*: Les Yakimas, une grande tribu de la famille linguistique shakaptienne, occupaient au début du siècle un important secteur du fleuve Columbia et de la rivière Yakima (située dans l'État de Washington). Depuis leur traité avec le gouvernement américain, cédant la plus grande partie de leur territoire aux États-Unis, ils sont cantonnés dans la réserve de Yakima, qui groupe treize tribus, appartenant à trois familles linguistiques différentes. Ce traité entra en vigueur en 1859, après la guerre des Yakimas. La population de la réserve s'élevait à 1900 en 1909. Le nom s'est écrit d'une quinzaine de façons différentes, notamment *Yakima*, la forme la plus fréquente, et *Yakama*, employée par Godfroi Rousseau.

90. Les abbés Norbert Blanchet et Modeste Demers, plus tard archevêque et évêque. (Voir note 3 *supra*).

91. *Sœurs de N. D.*: En revenant d'Europe, après sa consécration épiscopale, Mgr Norbert Blanchet ramenait 22 missionnaires pour son diocèse, dont sept sœurs de Notre-Dame de Namur. Sans doute, s'agit-il de celles-ci dans le texte. Ne pas confondre avec les Sœurs de Sainte-Marie de Namur, une autre communauté.

92. *Evêchés de Colville et Fort Hall*: voir note 3 *Supra*.— *Colville*: ville de l'état de Washington (3,800 habitants en 1963).— *Fort Hall*: voir note 23-a *supra*.

93. Les chevaux et les couvertes servent alors au troc, dans ces régions, où le numéraire reste une rareté.

94. Pour l'acte de décès, voir *Registre des baptêmes, sépultures et mariages de la paroisse Sainte-Monique* (évêché de Nicolet), pour l'an 1852. Le frère aîné de Godfroi Rousseau en était le curé.

95. L'auteur remercie tous ceux qui lui ont apporté leur coopération au cours de ce travail, notamment son cousin Alain Grandbois, qui lui a communiqué la documentation manuscrite qui a servi de base au Journal de Godfroi Rousseau, père Gaston Carrière, o.m.i., père Lucien Campeau, s.j., et Gérard Malchelosse, historiens, abbé François Beaudin, archiviste de l'archevêché de Montréal, Mgr Robert Charland, Séminaire de Nicolet, abbé Gérard Rousseau, curé de Saint-François-du-Lac, Mme Maurice Filteau, de Neuville, nièce de l'abbé Godfroi Rousseau, sœur Saint-Charles, secrétaire-archiviste, Hôpital Général de Québec, abbé François Gagnon, archiviste du collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière, mère Philippe de Césarée, supérieure générale des SS. de la Providence (Montréal), Sœur Marie-Marie-de-Pontmain, archiviste de la Congrégation de Notre-Dame, Montréal, Sœur Marie-Madeleine, des Sœurs de Sainte-Marie de Namur (Ottawa), Jacqueline W. Quan et James Hamill, Archives de Portland (Oregon), Bernard Boivin, botaniste, Ministère de l'agriculture (Ottawa), Yves Desmarais et Jano Arros, du Jardin botanique de Montréal, père André Girard, c.s.v., les professeurs Peter B. Clibbon, John M. Crowley et Gaston Dulong de l'Université Laval, Mathias Nolin, de la réserve de Mingan (Côte Nord), Louise Bouchard C.E.N., Université Laval, Nada Stipkovic-Kerpan. A tous j'adresse mes remerciements.

Jacques ROUSSEAU